NUMÉRO 33

Illinois U Library

23 AVRIL 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES

15, Av. Montaigne — (Élysées 36-88)
M° Alma-Marceau-Franklin-Roosevelt
Soirée à 21 h. — Matinée Dimanche : 15 h. — Relâche le Lundi

MAURICE JACQUEMONT
présente

JANINE GUYON
MAURICE TEYNAC
et
JEAN BROCHARD

dans

LA TENDRE ENNEMIE

Comédie en 3 actes et 9 tableaux d'
ANDRÉ-PAUL ANTOINE
Décors et costumes de GUILLAUME MONIN

avec

PHILIPPE NICAUD
RAOUL CURET
MICHELINE CÉVENNES

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Le Marin. Le Mari.

La Femme. Le Marin.

La Femme. L'Amant. Le Mari.

1 LE MARIN. — *C'était la plus pure jeune fille qui se puisse imaginer.* (PREMIER TABLEAU.)

2 LA JEUNE FILLE. — ... *Ah! la bonne surprise !*
LE MARIN, profondément. — *Vous!* (TABLEAU II.)

3 L'AMANT. — *Monsieur, je suis extrêmement fort, je boxe bien, je tire passablement et, de plus, je suis armé!* (TABLEAU IV.)

4 L'AMANT. — *Bref, loin de vous causer un tort quelconque je vous rends en réalité un service!* (TABLEAU IV.)

5 LA FEMME, triomphalement. — *Je reste à ton foyer!*
LE MARI. — *Où ça!* (TABLEAU IV.)

Le Mari. L'Amant.

La Femme. Le Mari.

LA TENDRE ENNEMIE

Comédie en deux parties et neuf tableaux d'ANDRÉ-PAUL ANTOINE

A RENÉ ROCHER,
qui mit jadis au jour cette modeste source,
à laquelle se sont discrètement abreuvés,
depuis, tant d'auteurs.
TRÈS AMICALEMENT.
A.-P. A.
1949.

Cette nouvelle version de " L'ENNEMIE ", pièce qui avait été créée en 1928, au Théâtre Antoine, a été représentée pour la première fois à Paris, au Studio des Champs-Élysées, le 6 mars 1949, dans une mise en scène de Maurice JACQUEMONT des décors et costumes de Guillaume MONIN, et avec la distribution suivante :

La femme	*Janine GUYON*
L'amant	*Maurice TEYNAC*
Le mari	*Jean BROCHARD*
Le marin	*Philippe NICAUD*
Le docteur	*Raoul CURET*
La jeune fille	*Micheline CÉVENNES*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1949 by ANDRÉ-PAUL ANTOINE.

PREMIÈRE PARTIE

Le théâtre représente un cimetière de fantaisie, extrêmement stylisé. Trois tombes. Une à droite, sorte de petite chapelle fermant par une porte vitrée. Une autre à gauche, vague temple grec fermé par une dalle verticale entre deux colonnes. Une troisième, au fond, simple dalle entourée d'une marche. L'aspect du décor ne doit rien avoir de sinistre. De petits parterres de fleurs entourent les minuscules édifices, des guirlandes de lierre s'enroulent autour des colonnettes et grimpent jusqu'aux petits toits. L'ensemble devra donner l'impression de petits pavillons particuliers répartis dans un grand jardin, au gré de la fantaisie des propriétaires, et non celle d'un endroit lugubre où règne l'horreur. Clair de lune, naturellement. Aucun cyprès : des fleurs.

PREMIER TABLEAU

Au lever du rideau la scène est vide. Musique très douce. Les douze coups de minuit s'égrènent au lointain. Lentement, la porte de la chapelle de droite s'ouvre. La dalle qui ferme le petit temple de gauche s'abaisse, celle de la tombe du fond s'élève.

PREMIER DÉFUNT, *costume 1900-1904. Il apparaît sur le seuil de sa maisonnette, s'étire, bâille, puis, apercevant le Deuxième Défunt qui apparaît sans se presser au seuil du petit temple grec, il l'interpelle.* — Belle nuit, hein ?

DEUXIÈME DÉFUNT, *costume d'officier de la marine de commerce.* — Oui, mais froide.

PREMIER DÉFUNT. — Hé ! l'hiver approche !

DEUXIÈME DÉFUNT, *s'approchant.* — Bonsoir.

PREMIER DÉFUNT. — Bonsoir.

Il s'assied sur un petit banc de pierre qui borde la tombe.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Mes compliments ! Vos fleurs sont superbes ! C'est inouï comme elles ont résisté à l'arrière-saison !

PREMIER DÉFUNT, *d'un air désabusé.* — Oui... j'en suis assez content.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Vous semblez tout bizarre, ce soir !

PREMIER DÉFUNT. — C'est vrai. Je suis mélancolique.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Allons donc ! Et pourquoi ?

PREMIER DÉFUNT. — Parce que demain c'est la Toussaint. Et la Toussaint c'est la fête des vivants !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Eh bien ?

PREMIER DÉFUNT. — Eh bien, ce jour-là ils se croient obligés de venir nous raconter leurs embêtements sous prétexte de nous consoler d'être morts. C'est insupportable !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Ils pensent nous être agréables !

PREMIER DÉFUNT. — Mais non ! Ça les soulage !

DEUXIÈME DÉFUNT. — S'ils venaient pour eux-mêmes on les verrait plus souvent !

PREMIER DÉFUNT. — Possible ! En tout cas, moi, demain, je suis sûr de voir arriver ma femme ! Si vous croyez que c'est drôle !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Évidemment...

PREMIER DÉFUNT. — Quand je pense que je vais entendre encore une fois les vieux reproches qui me faisaient fuir la maison, j'enrage !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Ah ! votre femme évoque ses souvenirs ?

PREMIER DÉFUNT. — Oui, ses souvenirs de guerre, de notre guerre... Oh ! sans violence. Elle a le triomphe discret... elle me plaint... elle me gourmande gentiment, à petits mots mielleux, d'avoir été si méchant... de l'avoir tant fait souffrir... de n'avoir pas écouté ses conseils... elle détaille minutieusement ses ennuis présents, qu'elle attribue naturellement à mes erreurs passées... elle dérange mes fleurs pour savoir qui les envoie... Elle gratte ma tombe avec une petite pelle, comme un rongeur... Puis l'idée que je suis là pour toujours, qu'elle est absolument certaine de ne plus jamais me revoir l'incite à l'indulgence... Elle énumère une dernière fois mes innombrables méfaits, soupire longuement, m'absout et va dîner ! Par moments, j'éprouve comme une frénésie de la rouer de coups !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Pauvre femme !

PREMIER DÉFUNT. — Ah ! elle n'est pas à plaindre.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Vous avez été marié longtemps ?

PREMIER DÉFUNT. — Dix ans ! C'est même la seule chose qui me console d'être mort !

DEUXIÈME DÉFUNT. — A ce que je vois, vous ne faisiez pas bon ménage.

PREMIER DÉFUNT. — Non. Nous nous haïssions, comme tout le monde.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Grâce à Dieu, tous les couples ne se haïssent pas.

PREMIER DÉFUNT. — Si. Seulement, la plupart l'ignorent. Nous, nous le savions.

DEUXIÈME DÉFUNT. — C'est triste.

PREMIER DÉFUNT. — Ce qui est triste, c'est d'être embêté même après sa mort.

DEUXIÈME DÉFUNT, *avec mélancolie.* — Je n'aurai pas, demain, pareil ennui.

PREMIER DÉFUNT. — Vous n'attendez personne ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Personne.

PREMIER DÉFUNT. — Vous n'avez pas de famille ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Aucune.

PREMIER DÉFUNT. — Vous ne connaissez pas votre bonheur.

DEUXIÈME DÉFUNT. — J'envie peut-être le vôtre.

PREMIER DÉFUNT. — Si vous voulez ma place...

DEUXIÈME DÉFUNT. — Hélas ! c'est impossible.

PREMIER DÉFUNT. — Tant pis !... C'est tout de même curieux que personne, jamais, ne soit content de son sort.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Bah ! ça continue ici comme dans la vie.

PREMIER DÉFUNT. — D'ailleurs pourquoi voudriez-vous que ça soit mieux organisé ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Evidemment, il n'y a pas de raison...

Un petit silence.

PREMIER DÉFUNT. — Vous avez été heureux, vous, dans la vie ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Non.

PREMIER DÉFUNT. — C'est drôle, je vous imagine doux, sentimental et cocu. Est-ce exact ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — A peu près.

PREMIER DÉFUNT. — C'est ce trou que vous avez là, dans le crâne, qui vous a conduit ici ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Oui... une balle.

PREMIER DÉFUNT. — La guerre ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Non... moi-même.

PREMIER DÉFUNT. — Un suicide ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Oui... Oh ! rien que d'honorable... Pour une femme...

PREMIER DÉFUNT. — Quelle folie !

DEUXIÈME DÉFUNT. — J'avais vingt ans.

PREMIER DÉFUNT. — Si je vous avais connu...

DEUXIÈME DÉFUNT. — Vous n'y auriez rien compris.

PREMIER DÉFUNT. — C'est probable.

Un petit temps.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et vous, avez-vous été heureux ?

PREMIER DÉFUNT. — Non.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Pourtant, vous deviez être plus solide que moi.

PREMIER DÉFUNT. — C'est vrai. J'étais sanguin, positif et un peu chauve.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Alors ?

PREMIER DÉFUNT. — Alors, j'ai été cocu tout de même.

DEUXIÈME DÉFUNT. — On n'y échappe pas !

PREMIER DÉFUNT. — Non.

DEUXIÈME DÉFUNT. — C'est aussi pour... une femme que vous êtes là ?

PREMIER DÉFUNT. — Pas tout à fait. Moi, c'est par une femme.

DEUXIÈME DÉFUNT. — C'est la même chose !

PREMIER DÉFUNT. — C'est pire !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Tout de même, je vous envie.

PREMIER DÉFUNT. — Il n'y a pas de quoi !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Si, au moins celle qui vous a conduit ici, vous l'avez connue.

PREMIER DÉFUNT, *avec ironie*. — Trop ! beaucoup trop !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Tandis que moi, celle qui m'a perdu sans le savoir, sans même s'en douter, je ne sais pas encore, au fond, ce qu'elle était.

PREMIER DÉFUNT. — Un monstre comme la mienne, probablement !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Elle semblait un ange.

PREMIER DÉFUNT. — C'est l'espèce la plus dangereuse. Vous étiez son mari ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Non.

PREMIER DÉFUNT. — Son amant ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Non plus.

PREMIER DÉFUNT. — Alors, pourquoi vous êtes-vous tué ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Parce que je ne pouvais plus être ni l'un ni l'autre.

PREMIER DÉFUNT. — Infirmité ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Non... déception.

PREMIER DÉFUNT, *sévèrement*. — Vous, je vous soupçonne d'avoir été romantique.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Peut-être... J'étais Breton... et marin !

PREMIER DÉFUNT. — C'est bien ce que je pensais !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Si vous l'aviez connue, vous auriez sans doute agi comme moi.

PREMIER DÉFUNT. — Non.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Pourquoi ?

PREMIER DÉFUNT. — J'avais dix ans de plus que vous.

DEUXIÈME DÉFUNT. — C'était la plus pure jeune fille qui se puisse rêver !

PREMIER DÉFUNT. — Dangereux de rêver aux jeunes filles !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Je l'avais rencontrée chez des amis communs, dans un port de Bretagne où mon navire faisait escale. Dès la première entrevue j'en suis devenu fou.

PREMIER DÉFUNT. — Je ne vous le fais pas dire !

DEUXIÈME DÉFUNT. — C'est une façon de parler.

PREMIER DÉFUNT. — C'est la seule qui convienne.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Elle était fort jeune et sévèrement éduquée. J'étais en proie à cette maladie morale, à ce dégoût du relatif, à ce besoin quasi mystique d'absolu qui troubla si profondément la jeunesse d'avant guerre. Dans le désarroi de mes croyances et de mes idées cette femme m'était apparue comme un but délectable, comme une merveilleuse raison d'être.

PREMIER DÉFUNT. — Malheureux !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Il faut vous dire que ma vie amoureuse avait été jusque-là presque nulle. En présence de cette jeune fille j'éprouvais jusqu'à l'angoisse la tremblante hésitation de l'adolescent devant la première femme.

PREMIER DÉFUNT. — Vague prescience des multiples embêtements dont elle et ses sœurs orneront sa vie.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Possible. En tout cas j'ai surmonté cette timidité. Bref, j'ai demandé sa main.

PREMIER DÉFUNT. — Quelle imprudence !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Sa famille possédait quelque bien. Je n'avais que ma solde. On me refusa.

PREMIER DÉFUNT. — A la bonne heure, c'était un coup heureux !

DEUXIÈME DÉFUNT. — La vie sans cette femme me paraissait dénuée de sens. Il ne me manquait que de l'argent ; je résolus d'en gagner. Je quitte ma situation, qui était d'avenir, mais peu lucrative. Avec quelques fonds empruntés à des amis, j'affrète un vieux navire et je pars vendre de l'alcool aux Esquimaux du Groenland.

PREMIER DÉFUNT. — C'était stupide !

DEUXIÈME DÉFUNT. — C'était génial ! Mes bénéfices sont importants. Après une campagne courte mais fructueuse, je rentre en France et revois ma fiancée.

PREMIER DÉFUNT. — Naturellement, elle était mariée !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Pas du tout, elle m'attendait.

PREMIER DÉFUNT. — Ça, c'est stupéfiant !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Mes affaires une fois réglées, il se trouva me revenir une somme assez rondelette, suffisante pour faire vivre un garçon

seul, mais très loin encore d'égaler celle qu'exigeait la famille de ma bien-aimée.

PREMIER DÉFUNT. — Et dire qu'au Dahomey vous l'auriez eue pour une paire de bœufs !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Nous étions en France, où ce trafic est interdit. Je lui propose de l'enlever, mais, étant bien élevée, elle refuse.

PREMIER DÉFUNT. — C'est alors que vous avez renoncé ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Non, monsieur. Je suis reparti.

PREMIER DÉFUNT. — Pour le Groenland ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Pour le Groenland.

PREMIER DÉFUNT. — Quel courage !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et cette fois j'y restai trois ans. Ce que j'ai enduré là-bas, personne ne peut le savoir ! La faim, la soif, la maladie, tout, j'ai tout connu ! Mais au bout de ces trois ans j'avais bien à moi dix-huit cent mille francs.

PREMIER DÉFUNT. — Avec ça vous pouviez vivre seul et tranquille !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Hélas ! pour elle, j'en voulus davantage ! Une spéculation malheureuse me ruine en quelques jours et je rentre en France assez démuni. A peine débarqué, je cours chez ma future femme, décidé cette fois à l'enlever de force si on ne me la donnait pas... Ah ! mon ami...

PREMIER DÉFUNT. — Elle était morte ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Non.

PREMIER DÉFUNT. — Parbleu ! cette fois, elle était mariée !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Pas davantage.

PREMIER DÉFUNT. — Elle était mère ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Non plus.

PREMIER DÉFUNT. — Enfin, qu'était-elle devenue ? Religieuse ? Hydropique ? Démente ?

DEUXIÈME DÉFUNT, *avec désespoir.* — Non, non, non ! Ah ! cette scène, je la revois encore !... Imaginez que j'arrivais le cœur battant, ivre de fatigue et d'espoir... Les souffrances que j'avais endurées pour elle me l'avaient rendue plus chère... Trois ans durant, trois ans de misère et de lutte, son souvenir n'avait pas cessé d'habiter mon cœur. La douleur et l'absence avaient encore embelli, épuré l'image que j'avais conservée d'elle. Quand j'atteignis sa porte j'étais si ému que je crus défaillir... Si près du but, je n'osais frapper... Enfin, ma main toucha le heurtoir...

PREMIER DÉFUNT. — C'est bien ce que je pensais : romantisme. Et alors ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Alors ? Alors, il se produisit une chose imprévue, stupéfiante...

Et tandis que la lumière baisse en scène au premier plan, estompant le cimetière dans la pénombre, le rideau qui formait le fond du décor s'ouvre sans bruit sur l'arrière-scène. On aperçoit d'abord, très flou, très indistinct, comme s'il surgissait du fond du passé, puis de plus en plus net, enfin réel, tel un souvenir que la mémoire met lentement « au point » avec la précision d'un objectif photographique, un salon bourgeois que les meubles et les costumes situeront vers 1890. Dans ce salon, assise devant un piano, une jeune fille d'aspect assez terne achève de chanter la chanson de la fiancée de Peer Gynt. *Des coups retentissent, frappés à la porte, presque indistincts d'abord, puis de plus en plus nets.*

DEUXIÈME TABLEAU

LA JEUNE FILLE, *sans lever la tête.* — Entrez ! *(La porte s'ouvre. Sur le seuil paraît le Marin, sa casquette à la main, dans l'attitude classique du voyageur rentrant au pays natal popularisée par les chromos de l'époque. Il est en proie à une émotion profonde et contemple avidement la Jeune Fille, qui, à cette vue, s'est levée.)* Vous ? *(Le Marin, trop ému pour parler, fait un signe de tête et tend les bras. La Jeune Fille, avec un désarmant accent de niaiserie joyeuse.)* Ah ! la bonne surprise !

LE MARIN, *profondément.* — Vous !

LA JEUNE FILLE. — Je ne vous attendais pas si tôt : votre lettre... *(Le Marin a un geste vague. Il ne l'écoute pas, il la regarde.)* Quelle histoire ! Et père qui n'est pas prévenu ! Et moi qui ne suis même pas habillée !... Je suis horrible dans cette vieille robe !... Oh ! je suis contrariée !

LE MARIN. — Je me demande si je rêve... Je ne peux pas croire que ce soit vous !

LA JEUNE FILLE, *avec coquetterie.* — J'ai donc changé ?

LE MARIN. — Non ! *(Avec une brusque angoisse.)* Oh ! non, vous n'avez pas changé, n'est-ce pas ?

LA JEUNE FILLE, *étonnée.* — Mais non !

LE MARIN, *se reprenant.* — Excusez-moi. J'avais tant songé à cette minute que je perds un peu la tête !

LA JEUNE FILLE. — Moi aussi, j'en ai rêvé de cette minute !

LE MARIN, *ravi.* — C'est vrai ? Vous avez pensé à moi ?

LA JEUNE FILLE. — Oh ! oui !

LE MARIN. — Souvent ?

LA JEUNE FILLE. — Oh ! oui !

LE MARIN. — Quand ça ?

LA JEUNE FILLE. — Quand j'étais malheureuse.

LE MARIN. — Chère petite ! Vous étiez donc malheureuse loin de moi ?

LA JEUNE FILLE. — Oh ! oui !

LE MARIN. — Souvent ?

LA JEUNE FILLE. — Quelquefois, quand on me refusait quelque chose.

LE MARIN. — Quelle enfant !

LA JEUNE FILLE. — Alors, je me disais : patience ! Quand il sera là, lui me donnera tout ce que je désire !

LE MARIN. — Vraiment, vous disiez cela ?

LA JEUNE FILLE. — Bien sûr... J'avais tort ?

LE MARIN. — Oh ! non...

LA JEUNE FILLE. — Je vous ai tant attendu !

LE MARIN. — Et moi donc !

LA JEUNE FILLE. — J'ai vieilli ?

LE MARIN, *souriant.* — Vous êtes charmante !

LA JEUNE FILLE. — Embellie, alors ?

LE MARIN, *avec lyrisme.* — Non ! vous ne pouviez pas être plus belle !

LA JEUNE FILLE. — Vous, vous avez maigri.

LE MARIN. — Ah !

LA JEUNE FILLE. — Oui... Je vous préférais autrefois ! Pourtant le hâle vous va bien, mais vos yeux sont plus tristes.

LE MARIN. — J'ai tant peiné !

LA JEUNE FILLE. — C'est vrai ?

LE MARIN. — Plus que vous ne pouvez le penser !... La fatigue... le froid !

LA JEUNE FILLE. — Mon pauvre ami ! Je vous

comprends ! Nous aussi, ici, nous avons eu un hiver terrible. Mais vous aviez tout de même de bons moments, j'espère ?

LE MARIN, *pensif.* — Oui !... quand je pensais à vous !

LA JEUNE FILLE, *cri du cœur.* — Seulement ?

LE MARIN, *avec une pointe d'amertume.* — Seulement !

LA JEUNE FILLE, *convaincue.* — Évidemment, ça devait être dur !

LE MARIN. — Assez... oui !

LA JEUNE FILLE. — Ici j'ai fait ce que j'ai pu pour me distraire en vous attendant.

LE MARIN. — Et vous y êtes parvenue ?

LA JEUNE FILLE, *soudain très animée.* — Oh ! oui ! Moi, vous savez, il ne m'en faut pas beaucoup : pourvu que j'aie une belle robe pour aller au bal...

LE MARIN. — Évidemment...

LA JEUNE FILLE. — Seulement... maman se fait toujours tirer l'oreille pour me sortir... Père aussi est un peu ours... alors souvent je m'ennuyais. Mais maintenant que vous êtes là, nous allons pouvoir nous amuser un peu, n'est-ce pas ? Vous m'emmènerez au théâtre, dites ?

LE MARIN, *avec effort.* — Mais certainement !

LA JEUNE FILLE. — Et dans les magasins ?

LE MARIN. — Naturellement !

LA JEUNE FILLE, *cri du cœur.* — Mon Dieu que je vous aime !

LE MARIN, *que ce mot ravit.* — Tant que cela ?

LA JEUNE FILLE. — Vous n'en doutez pas, j'espère ?

LE MARIN. — Non !

LA JEUNE FILLE. — Quand nous marions-nous ?

LE MARIN. — Le plus vite possible.

LA JEUNE FILLE. — Et vous me donnerez une maison à moi ?

LE MARIN. — Mais oui !

LA JEUNE FILLE. — Avec un chien ?

LE MARIN. — Avec un chien.

LA JEUNE FILLE. — Et un manteau de fourrure ?

LE MARIN. — Et un manteau de fourrure.

LA JEUNE FILLE. — Et des robes pour mettre dessous ?

LE MARIN. — Et des robes pour mettre dessous.

LA JEUNE FILLE. — Et une petite voiture ?

LE MARIN. — Et une petite voiture. Tout ce que vous voudrez...

LA JEUNE FILLE, *l'embrassant.* — Je vous adore !

LE MARIN. — Bien vrai ?

LA JEUNE FILLE. — Plus encore ! Vous n'imaginez pas combien je suis ravie de quitter mes parents.

LE MARIN. — Pour me suivre ?

LA JEUNE FILLE. — Oui !... et aussi pour être enfin libre. C'est terrible d'être tenue comme je le suis !

LE MARIN. — Avec moi vous serez heureuse !

LA JEUNE FILLE. — J'en suis sûre !

LE MARIN, *aux anges.* — Ma chère femme !

LA JEUNE FILLE. — Mon chéri !

LE MARIN, *tendrement.* — Tu m'aimes ?

LA JEUNE FILLE. — De toute mon âme.

LE MARIN. — Plus que la petite maison ?

LA JEUNE FILLE. — Voyons, ça ne se compare pas !

LE MARIN. — Plus que la petite voiture ?

LA JEUNE FILLE, *lyrique.* — Plus que tout au monde !

LE MARIN, *lyrique.* — Tu m'aimes assez pour te passer de tout cela si je t'en priais ?

LA JEUNE FILLE. — Est-ce que ça se demande ?

LE MARIN, *soulagé.* — Tant mieux !

LA JEUNE FILLE. — Pourquoi ?

LE MARIN. — Parce qu'avant de réaliser tous ces jolis projets il faudra attendre un peu, je n'ai plus d'argent.

LA JEUNE FILLE. — Allons donc !

LE MARIN. — Je te l'assure !

LA JEUNE FILLE. — Tu dis cela pour me faire peur.

LE MARIN. — Tu aurais donc peur de vivre avec moi sans argent ?

LA JEUNE FILLE, *riant.* — Non !... mais je préfère que tu en aies.

LE MARIN, *piteusement.* — Malheureusement... ça n'est pas le cas.

LA JEUNE FILLE, *stupéfaite.* — Comment... c'est vrai ? Tu es ruiné ?

LE MARIN, *accablé.* — Complètement !

LA JEUNE FILLE. — Ça, par exemple ! *(Un silence.)* Pourtant tes lettres... Qu'est-il arrivé ?

LE MARIN. — J'avais gagné gros. J'ai voulu davantage pour t'offrir précisément ce que tu énumérais tout à l'heure... J'ai tout reperdu !

LA JEUNE FILLE, *très « grande amoureuse ».* — Mon pauvre chéri !

LE MARIN. — Je ne regrette rien si tu m'aimes !

LA JEUNE FILLE. — Ne regrette rien... je t'aime !

LE MARIN, *lyrique.* — Le reste m'est indifférent.

Ils s'embrassent. Un silence. Ils sont inquiets.

LA JEUNE FILLE. — Qu'allons-nous faire ?

LE MARIN. — Je verrai ton père demain. Je le sommerai de tenir sa promesse.

LA JEUNE FILLE. — Il refusera.

LE MARIN. — Alors, nous fuirons !

LA JEUNE FILLE. — Y penses-tu ? Et le monde ?

LE MARIN. — Qu'importe ce que diront les gens puisque nous nous aimons !

LA JEUNE FILLE. — Oui... évidemment !

LE MARIN, *lyrique.* — Tu verras, nous vivrons uniquement l'un pour l'autre. Nous nous moquerons de tout et de tous. Nos peines, nos joies, nos pensées, tout dans la vie nous sera commun. Nous ne ferons qu'un seul et même être. Nous serons merveilleusement heureux !

LA JEUNE FILLE, *sans conviction.* — Oh ! oui ! *(Un temps, prudente:)* Il y aurait bien un moyen de tout concilier...

LE MARIN. — Lequel ?

LA JEUNE FILLE. — Ce serait que tu repartes...

LE MARIN. — Où ça ?

LA JEUNE FILLE. — Au Groenland.

LE MARIN. — Avec toi ?

LA JEUNE FILLE. — Non !... seul !...

LE MARIN. — Je ne comprends pas...

LA JEUNE FILLE. — C'est bien simple ! tu me disais tout à l'heure que tu peux regagner en peu de temps l'argent que tu as perdu...

LE MARIN. — Eh bien ?

LA JEUNE FILLE. — Eh bien, pars ! Moi je t'attendrai. A ton retour, tout s'arrangera facilement.

LE MARIN. — Qu'est-ce que tu dis ?

LA JEUNE FILLE, *faussement gamine.* — Le fait

d'avoir de l'argent ne nous empêchera pas de nous aimer. Nous ne serons pas obligés de fuir comme des voleurs... et, de cette manière, j'aurai tout de même ma petite voiture, tu comprends ?

LE MARIN, *sidéré.* — Te rends-tu compte de ce que tu dis ?

LA JEUNE FILLE, *très raisonnable.* — Oui, mon chéri, je sais que c'est très dur, très douloureux, mais je le crois nécessaire. Dans l'intérêt même de notre amour il faut envisager cela très sérieusement.

LE MARIN. — C'est notre bonheur que tu exposes !

LA JEUNE FILLE. — Mon amour te protégera.

LE MARIN. — Tu exiges de moi trois nouvelles années de misère ?

LA JEUNE FILLE. — J'en souffrirai autant que toi.

LE MARIN. — Mais tu t'y résignes ?

LA JEUNE FILLE. — La mort dans l'âme.

LE MARIN. — En somme, tu refuses de me suivre ?

LA JEUNE FILLE. — Non ! Mais pourquoi te refuser à tenter cet effort ?

LE MARIN. — Tu me demandes tranquillement d'exposer ma vie ?

LA JEUNE FILLE. — En te suivant je risque toute la mienne !

LE MARIN. — As-tu mesuré les souffrances que tu m'infliges ?

LA JEUNE FILLE. — Imagines-tu mes futures angoisses ?

LE MARIN. — Tu ne songes qu'à toi !

LA JEUNE FILLE. — Je ne songe qu'à nous !

LE MARIN. — Je ne peux plus me passer de ta présence !

LA JEUNE FILLE. — J'aurai le courage de me passer de la tienne !

LE MARIN. — Mais c'est fou ! Pourquoi ce risque, alors que le bonheur est dans nos mains ?

LA JEUNE FILLE. — Nous tenons ton bonheur, pas le nôtre !

LE MARIN. — Pas le tien surtout !

LA JEUNE FILLE. — Il est indispensable au nôtre.

LE MARIN. — Tu ne m'aimes donc pas ?

LA JEUNE FILLE. — Tu ne m'aimes donc pas assez ?

LE MARIN. — Mais je te l'ai prouvé ! J'ai déjà tout risqué pour toi !

LA JEUNE FILLE. — La belle avance, pour aboutir où nous en sommes !

LE MARIN. — Est-ce ma faute, à moi, si je n'ai pas eu de chance ?

LA JEUNE FILLE. — Est-ce la mienne, à moi, si tu n'as pas réussi ?

LE MARIN. — C'est toi qui parles ainsi ?

LA JEUNE FILLE. — Il faut voir les choses comme elles sont.

LE MARIN. — Tiens, tu ne m'as jamais aimé ! Ma parole, nous avons l'air de discuter un marché !

LA JEUNE FILLE. — Ce que tu dis là est odieux ! Comment ! depuis des mois, je t'attends fidèlement, loyalement. Pendant ce temps mes amies se marient et les jours passent. Je te sacrifie ma jeunesse, je crois en toi et, quand tu arrives...

LE MARIN. — Quand j'arrive, comme je ne t'apporte pas tout l'argent que tu espérais, tu n'as qu'une idée : celle de m'expédier au bout du monde !

LA JEUNE FILLE. — Mais rien ne te force à y aller ! On gagne de l'argent partout !

LE MARIN. — Pas dans la marine !

LA JEUNE FILLE. — Eh bien, quitte-la !

LE MARIN. — C'est facile à dire !

LA JEUNE FILLE. — On ne prend pas une femme si l'on n'est pas capable de lui assurer une vie possible.

LE MARIN. — D'autres l'ont fait avant nous !

LA JEUNE FILLE. — Pour ce que ça leur a réussi !

LE MARIN, *avec désespoir.* — Mais je t'aime, moi !

LA JEUNE FILLE. — Moi aussi, c'est pourquoi je ne veux pas gâcher notre bonheur.

LE MARIN. — Je mesure avec effroi ton inconscience !

LA JEUNE FILLE. — Je désire simplement vivre avec toi le plus agréablement possible. Je veux que tu sois heureux et moi aussi, et je cherche le meilleur moyen d'y parvenir.

LE MARIN. — Le meilleur moyen, c'est de m'aimer et de croire en moi !

LA JEUNE FILLE. — Tout ce que tu dis depuis un quart d'heure est plutôt fait pour m'inciter au doute.

LE MARIN. — Tu as raison... Je m'emballe... Je suis stupide... Je te demande pardon.

LA JEUNE FILLE. — A la bonne heure !

LE MARIN. — Évidemment, le fait de prendre une femme crée une responsabilité...

LA JEUNE FILLE. — Ah ! mon chéri, je te retrouve !

LE MARIN. — Je repartirai.

LA JEUNE FILLE. — Au Groenland ?

LE MARIN. — Au Groenland. Mais auparavant, si ton père me refuse ta main, tu me suivras... Je te conduirai chez des amis que j'ai à New-York, où tu m'attendras pendant ma croisière...

LA JEUNE FILLE. — Mais...

LE MARIN. — Et tu seras ma femme !

LA JEUNE FILLE. — Je...

LE MARIN. — Tu refuses ?

LA JEUNE FILLE. — Non.

LE MARIN. — Alors, tu acceptes ?

LA JEUNE FILLE. — Je...

LE MARIN. — Réfléchis bien.

LA JEUNE FILLE. — Tu ne crois pas que...

LE MARIN, *inquiétant.* — Je crois qu'il est imprudent de se jouer d'un homme au delà d'une certaine limite !

LA JEUNE FILLE. — Pourtant...

LE MARIN, *menaçant.* — Il arrive un moment où l'on devient capable de tout !

LA JEUNE FILLE. — Mon chéri !

LE MARIN. — M'aimes-tu, oui ou non ?

LA JEUNE FILLE. — Mais oui...

LE MARIN, *terrible.* — Alors !...

Il fait un pas vers elle.

LA JEUNE FILLE, *se jetant dans ses bras.* — Je suis à toi !

LE MARIN, *l'étreignant.* — Enfin !

LA JEUNE FILLE, *pleurnichant.* — C'est épouvantable !

LE MARIN, *autoritaire et sûr de lui.* — Mais non... Dans un an tu me remercieras... Voilà ce que nous allons faire... Tu m'écoutes ?

LA JEUNE FILLE. — Oui...

LE MARIN. — Demain matin, dès que j'aurai vu ton père, je te dirai sa réponse. Si c'est un refus,

demain soir nous prendrons le train pour Cherbourg.

LA JEUNE FILLE. — Bien.

LE MARIN. — Je t'attendrai chez moi à 4 heures. N'emporte rien. Pas de bagages, ce serait gênant. Nous nous équiperons en route.

LA JEUNE FILLE. — Bon.

LE MARIN. — J'ai assez d'argent pour aller un certain temps. Le paquebot passe dans deux jours au port. Je câble ce soir pour une cabine.

LA JEUNE FILLE. — Tu penses à tout.

LE MARIN. — Tu n'as pas des amies aux environs ?

LA JEUNE FILLE. — Si, mes cousines, à Daoulas.

LE MARIN. — Fais-toi inviter chez elles demain soir. Tes parents supposeront que tu es restée à coucher. Ils ne s'inquiéteront que le lendemain. A ce moment, nous serons loin...

LA JEUNE FILLE. — Je ferai ce que tu me dis.

LE MARIN, *simplement.* — J'y compte bien. *(Bruit d'une porte cochère refermée.)* Qu'est-ce que c'est ?

LA JEUNE FILLE. — Mon père, probablement.

LE MARIN. — Mieux vaut qu'il ne me voie pas ce soir. Je file... Tu as bien compris ?

LA JEUNE FILLE. — Oui.

LE MARIN. — Demain, chez moi, à 4 heures précises.

LA JEUNE FILLE. — J'y serai.

LE MARIN. — Ne m'oblige pas à venir te chercher !

LA JEUNE FILLE. — Je t'adore !

LE MARIN. — Je me sauve ! *(Il l'embrasse.)* A demain, ma vie, ma chérie, ma femme !

LA JEUNE FILLE. — A demain, mon amour... Par ici ! *(Il sort. Restée seule, la Jeune Fille écoute les pas qui s'éloignent. Bruit de la porte cochère qu'on referme. Elle se laisse alors tomber dans la bergère, comme étourdie, relève la tête, regarde autour d'elle, se lève, gagne un petit secrétaire, prend une feuille de papier.)* Oui... avant tout, la lettre... *(Elle commence à écrire.)* « Mon cher ami, vous comprendrez facilement qu'après la scène ridicule que vous vous êtes permis de me faire aujourd'hui, il ne peut plus rien y avoir de commun entre nous... Un voyage, même périlleux, au Groenland ne saurait excuser la prétention que vous avez de me contraindre à courir moi-même des risques et... »

Tandis qu'elle continue à écrire, ses paroles deviennent de moins en moins distinctes. Le décor redevient flou. L'apparition s'efface lentement, comme reculant dans le passé, pendant que le rideau formant le fond du décor primitif se referme doucement et que la lumière, montant à l'avant-scène, éclaire de nouveau le cimetière où le Deuxième Défunt achève son récit.

TROISIÈME TABLEAU

DEUXIÈME DÉFUNT. — Le lendemain, au reçu de cette lettre, je me suis tiré une balle dans la tête.

PREMIER DÉFUNT. — Quelle bêtise !

DEUXIÈME DÉFUNT. — La trahison de cette fille m'avait écœuré de l'existence.

PREMIER DÉFUNT. — C'est elle qui avait raison.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Comment ?

PREMIER DÉFUNT. — Mais naturellement ! Elle a agi conformément à la loi.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Quelle loi ?

PREMIER DÉFUNT. — La loi de l'acheteur et du vendeur : celle qui règle depuis toujours les rapports entre l'homme et la femme.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Je n'ai jamais entendu parler de cette loi.

PREMIER DÉFUNT. — Vous n'êtes pas le seul. La plupart des hommes la subissent sans le savoir, mais elle n'en existe pas moins.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Par exemple ! je serais curieux de la connaître !

PREMIER DÉFUNT. — Oh ! c'est bien simple : elle prescrit que l'homme qui désire posséder une femme doit auparavant acquitter un certain prix. La nature du paiement varie selon les femmes et les cas. Mais, qu'on paie en or, en gloire ou en fleurs, il n'y a pas d'amour sans échange, il faut toujours acheter la femme qu'on désire !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Allons donc !

PREMIER DÉFUNT. — Du moins, en théorie !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Ah ! bon !...

PREMIER DÉFUNT. — Oui, car, dans la pratique, l'homme, par un souci d'économie parfaitement légitime, commence toujours par essayer d'obtenir la femme pour rien. Soit en lui promettant des choses extraordinaires, soit plus simplement en s'en emparant par ruse ou violence. C'est ce qu'on traduit par les expressions « faire la cour », ou bien encore « séduire »... C'est ce que, inconsciemment, vous même avez tenté...

DEUXIÈME DÉFUNT. — Permettez...

PREMIER DÉFUNT. — De son côté, la femme préfère naturellement se faire acquérir, et le plus cher possible. C'est pourquoi elle s'emploie par tous les moyens à contraindre l'homme à l'acheter. On nomme cela, selon le cas, « défense » ou « coquetterie ». Si l'homme est le plus fort ou le plus rusé, il ne paie qu'en paroles et il emporte la femme, qui se résigne provisoirement, quitte à lui réclamer le double plus tard. On dit alors de lui qu'il est un « séducteur ». On feint de le réprouver, mais, au fond, on l'admire secrètement d'avoir été assez malin pour réussir gratis. Si, au contraire, la femme se défend victorieusement, c'est l'homme qui se résigne, et il acquitte le prix d'achat. On dit alors de lui qu'il est un « galant homme » ou encore « un mari ». On l'honore en face, mais, derrière, on en sourit, parce qu'au fond c'est un vaincu.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et moi, qu'est-ce que je suis ?

PREMIER DÉFUNT. — Rien !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Comment, rien ?

PREMIER DÉFUNT. — Non. Vous étiez à la fois trop pauvre pour acheter une femme et trop faible ou trop simple pour la cambrioler. Dans ce cas-là, l'homme peut bien supplier, dépérir ou se tuer. La femme s'en moque : il ne l'intéresse pas !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Mais c'est affreux ! votre loi est abominable !

PREMIER DÉFUNT. — Pourquoi ?... Elle est logique.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Mais l'amour ?... Où est l'amour dans tout cela ?

PREMIER DÉFUNT. — Voilà un quart d'heure que je vous en parle !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Ça, de l'amour, cette

morne comptabilité ! Vous ne savez pas ce que vous dites !

PREMIER DÉFUNT. — Je vous vois venir. Vous voulez parler de l'Amour, avec un A majuscule : de l'AAAmour !...

DEUXIÈME DÉFUNT. — Oui, enfin, de l'amour !

PREMIER DÉFUNT. — C'est un état pathologique. Heureusement, il n'intéresse guère par siècle qu'une douzaine d'illuminés incohérents qui ne fichent rien d'utile et qui, d'ailleurs, finissent toujours mal.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et qu'importe, si l'on a connu ce don de soi-même, ce prodigieux miracle qui fait oublier la terre entière !

PREMIER DÉFUNT. — Vous l'avez connu, vous ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Oui !

PREMIER DÉFUNT. — Ça ne vous a guère réussi !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Je ne regrette rien. Il a illuminé ma vie !

PREMIER DÉFUNT. — Croyez-moi : devant la femme, tout ce qui affaiblit notre instinct de ruse est un germe de catastrophe. C'est ce que vous nommez votre amour qui vous a fait rater votre affaire.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Si vraiment l'amour n'était que ce que vous dites, je ne me consolerais pas de m'être tué pour ça.

PREMIER DÉFUNT. — C'est pourtant ce que vous avez fait.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Qu'en savez-vous ? Qui vous dit qu'en apprenant ma mort cette fille ne l'a pas senti à son tour ?

PREMIER DÉFUNT. — Ça m'étonnerait !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Moi pas. Qui sait ? Elle est peut-être morte de chagrin ?

PREMIER DÉFUNT. — Rassurez-vous, elle n'en a rien fait.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Pourquoi ?

PREMIER DÉFUNT. — Elle s'est mariée deux mois après !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Vous n'avez pas le droit de dire cela !

PREMIER DÉFUNT. — Si !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Comment ?...

PREMIER DÉFUNT. — D'après ce que j'ai cru comprendre, il s'agit bien, n'est-ce pas, de Mlle Durand, de Brest ?

DEUXIÈME DÉFUNT, *stupéfait.* — Oui, mais je ne vois pas...

PREMIER DÉFUNT. — Eh bien, c'est ma femme.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Quoi ?

PREMIER DÉFUNT. — Je l'ai épousée deux mois après ce qu'on nomma votre accident.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Ah ! la garce ! *(Se reprenant.)* Oh ! pardon !

PREMIER DÉFUNT. — Il n'y a pas de mal.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Deux mois après !

PREMIER DÉFUNT. — Ça vous étonne ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — C'est effarant !

PREMIER DÉFUNT. — Vous voyez bien !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et... elle ne vous a jamais parlé de moi ?

PREMIER DÉFUNT. — Jamais. C'est par hasard que j'ai appris votre histoire.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Elle ne vous a pas paru quelquefois triste, comme en proie à des remords, à quelque tourment secret ?

PREMIER DÉFUNT. — Jamais. Elle était bien portante et même rieuse !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Mais c'est un monstre !

PREMIER DÉFUNT. — Quel grand mot !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Je n'en vois pas d'autre !

PREMIER DÉFUNT. — C'était simplement une femme. Le premier acheteur défaillant, il fallait bien qu'elle en trouve un second. Elle l'a trouvé, voilà tout !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Tout de même... elle aurait pu attendre un peu !

PREMIER DÉFUNT. — Combien de temps ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Je ne sais pas, moi... un an ou deux.

PREMIER DÉFUNT. — Pourquoi faire ? Puisqu'il lui fallait toujours en venir là !

DEUXIÈME DÉFUNT. — C'est égal !

PREMIER DÉFUNT. — A l'âge où se trouvait cette fille, deux ans perdus pouvaient la déprécier irrémédiablement. Elle risquait ensuite de ne plus trouver d'acquéreur. Elle a sagement agi en restant sur le marché.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Vous ramenez tout au commerce. C'est une manie !

PREMIER DÉFUNT. — C'est la plus saine manière d'envisager la question !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Vous a-t-elle au moins réussi ?

PREMIER DÉFUNT. — Elle m'a d'abord permis d'épouser cette fille, tandis qu'on vous enterrait.

DEUXIÈME DÉFUNT, *rêveur.* — Évidemment... c'est quelque chose.

PREMIER DÉFUNT. — Tout de même... vous en convenez.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Je l'avoue.

PREMIER DÉFUNT. — Je ne lui ai promis, moi, ni sacrifices exceptionnels, ni délices particulières, mais simplement de l'argent, une table garnie, un toit, une protection contre les dangers ; enfin un enfant, pour assouvir son instinct maternel ; en un mot, je lui ai offert le mariage.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et... elle a accepté ?

PREMIER DÉFUNT. — D'enthousiasme ! Trop prudent pour risquer l'aventure du rapt, je l'avais loyalement achetée ; elle s'est loyalement livrée à la date fixée. Les choses ne se sont gâtées que le jour où ni elle ni moi n'avons pu exécuter les clauses de notre double contrat : le contrat apparent, officiel, rédigé par-devant notaire ; et l'autre, informulé, mais plus réel, qui dormait au fond de nos consciences.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et ce jour-là ?

PREMIER DÉFUNT. — Ce jour-là elle s'est aperçue que je ne pouvais lui fournir la somme de plaisirs qu'elle comptait tirer de moi. De mon côté, je m'estimai déçu par ses qualités amoureuses. Chacun de nous, à part soi, constata qu'il avait fait une mauvaise affaire.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Si je comprends bien, vous vous étiez mutuellement roulés ?

PREMIER DÉFUNT. — Exactement !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Quelle déception !

PREMIER DÉFUNT. — C'est l'histoire de la plupart des couples : neuf fois sur dix, le mariage est le résultat d'une escroquerie réciproque.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et la dixième ?

PREMIER DÉFUNT. — La dixième, quand l'un des époux est satisfait, et l'autre pas, c'est simplement de l'abus de confiance !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et ça finit ?

PREMIER DÉFUNT. — Toujours très mal. Au lieu de prendre philosophiquement sa déconvenue ou de

rompre le marché, ma femme fit ce que font généralement ses sœurs en pareil cas : elle devint une épouse malheureuse, c'est-à-dire qu'elle se mit à me haïr. Et, sous une autre forme, le duel qui vous avait été fatal recommença.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Votre vie dut être infernale !

PREMIER DÉFUNT. — Au début, oui. Pour m'arracher de force les avantages que je ne voulais pas lui donner, elle essaya d'user du chantage amoureux, arme habituelle en ces sortes de cas. J'ai le sang chaud, mais la tête froide : elle en fut pour ses frais. Alors, elle essaya des scènes : je pris mon chapeau et disparus pendant quelques jours ; ce fut fini. Elle se résigna. Je connus une existence pacifique...

DEUXIÈME DÉFUNT. — Vous aviez raison : j'étais un enfant, votre méthode était la bonne !

PREMIER DÉFUNT. — Hélas ! non.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Comment cela ?

PREMIER DÉFUNT. — Vous ne connaissez pas les femmes ; ce calme apparent n'était qu'une feinte : mon adversaire, un soir, se chargea de me le démontrer. Ce jour-là, je rentrais chez moi plus tôt que de coutume...

Le rideau de fond s'ouvre, tandis qu'apparaît peu à peu un intérieur également bourgeois, mais cette fois « art nouveau » 1900-1904 et plus cossu que le précédent. La Jeune Fille du premier tableau, mais présentant à présent l'aspect d'une femme de trente à trente-cinq ans, est là, vêtue d'un manteau de voyage, chapeautée, un sac dans la main droite, un parapluie dans la main gauche. Elle est assise sur une malle, encadrée à droite par deux valises, à gauche par une pyramide de cartons à chapeaux. Un temps. Elle consulte fébrilement sa montre. Brusquement, elle prête l'oreille. Bruits de clefs. Fracas d'une porte qu'on referme. Lourds pas d'homme qui approchent. La Femme se lève d'un bond. La porte s'ouvre, le Mari paraît : quarante-cinq ans, trapu, un peu chauve. La Femme le regarde, stupéfaite, ses bras retombent. Un silence.

QUATRIÈME TABLEAU

LA FEMME. — C'est toi ?

LE MARI. — Oui, j'ai fini de meilleure heure... Tu sortais ?

LA FEMME. — Non.

LE MARI. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA FEMME. — Mes bagages.

LE MARI. — Tes bagages ?... Tu t'en vas ?

LA FEMME. — Oui. Chez ma mère.

LE MARI. — Elle est malade ?...

LA FEMME. — Non.

LE MARI. — Alors, pourquoi pars-tu ?

LA FEMME. — Parce que je te quitte.

LE MARI. — Quoi ?

LA FEMME. — J'ai réfléchi. Ça vaut mieux pour nous deux.

LE MARI. — Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

LA FEMME. — Ce n'est pas une plaisanterie.

LE MARI. — Mais... tu pars... définitivement ?

LA FEMME. — Définitivement.

LE MARI. — Ça, par exemple !

LA FEMME. — Ça t'étonne ?

LE MARI. — Dame ! il y a de quoi !

LA FEMME. — C'était cependant facile à prévoir !

LE MARI. — Quand as-tu pris cette décision ?

LA FEMME. — Depuis plus d'un an.

LE MARI. — Et tu as pu vivre un an près de moi sans m'en rien dire ?

LA FEMME. — Je n'aurais rien gagné à t'avertir.

LE MARI. — Tandis qu'aujourd'hui...

LA FEMME. — Mes dispositions sont prises.

LE MARI. — Vraiment ?... Est-il indiscret de te demander de les connaître ?

LA FEMME. — Tu les sauras dans un instant.

LE MARI. — C'est sérieux, ce que tu me racontes là ?

LA FEMME. — Très sérieux. Pourquoi ?

LE MARI. — Parce que je suis en train de me demander si tu n'es pas devenue complètement folle.

LA FEMME. — Je n'ai jamais été si raisonnable.

LE MARI. — Dans ce cas, tu me parais tenter un coup de tête bien inutile.

LA FEMME. — Qu'en sais-tu ?

LE MARI. — Si tu espères, par ce procédé, tirer de moi quelque nouvel avantage, je t'avertis que tu t'abuses.

LA FEMME. — Il n'en est pas question !

LE MARI. — A d'autres ! Tu m'as déjà fait trois fois le même coup !

LA FEMME. — Moi ?

LE MARI. — Parfaitement ! La première fois pour que je t'achète la petite maison.

LA FEMME. — C'était différent !

LE MARI. — J'étais jeune, je ne te connaissais pas, tu m'as affolé... J'ai acheté la maison. La seconde fois, ç'a été pour le manteau de fourrure...

LA FEMME. — Ça n'a aucun rapport !

LE MARI. — J'avais des torts à me faire pardonner, j'ai cru que tu souffrais. J'ai acheté le manteau de fourrure. La troisième fois, c'était pour la petite voiture...

LA FEMME. — Je t'assure...

LE MARI. — J'étais las de toi, je n'aspirais plus qu'à la paix... J'ai donc acheté la petite voiture. Mais cette fois-ci, prends garde, il ne faudrait pas me tenter ! Je serais bien capable de te prendre au mot !

LA FEMME. — C'est tout ce que je désire.

LE MARI. — Réellement, tu n'as pas d'idée derrière la tête ?

LA FEMME. — Aucune.

LE MARI. — Pas le moindre petit chantage ?

LA FEMME. — Pas le moindre.

LE MARI. — Voyons, cherche bien... Pour m'infliger cette scène, tu as certainement un intérêt en jeu.

LA FEMME. — Je n'en ai pas d'autre que celui que je t'ai dit.

LE MARI. — C'est vrai, tu parais sincère... Diable ! tu as raison, ça n'est pas naturel. Il y a quelque chose de changé !

LA FEMME. — Enfin ! tu t'en rends compte !

LE MARI. — Voyons, expliquons-nous... Cette fois-ci, qu'est-ce que tu veux ?

LA FEMME. — Ma liberté.

LE MARI. — Tu l'as déjà.

LA FEMME. — Je la veux entière.

LE MARI. — Pour quoi faire ?

LA FEMME. — Ça ne te regarde pas.

LE MARI. — Et si je refuse ?

LA FEMME. — Je la prendrai.

LE MARI. — Te rends-tu compte de ce que tu es en train de faire ?

LA FEMME. — Parfaitement !

LE MARI. — Mais... Oh ! c'est une simple supposition... Pourtant, si je t'aimais ?...

LA FEMME. — Tu ne m'aimes pas.

LE MARI. — C'est vrai... Mais, enfin, tu n'en sais rien... Admettons que je t'aime.

LA FEMME. — Eh bien ?

LE MARI. — Si j'acceptais, qu'est-ce que je deviendrais, moi ?

LA FEMME. — Tu en serais quitte pour souffrir.

LE MARI. — Et si je ne voulais pas souffrir ?

LA FEMME. — Tu en serais quitte pour te consoler.

LE MARI. — Et si je ne pouvais pas me consoler ?

LA FEMME. — Ça... tu comprends, ce serait ton affaire.

LE MARI. — Évidemment, ce serait mon affaire.

LA FEMME. — D'ailleurs, la question ne se pose pas, puisque, heureusement, tu ne m'aimes pas.

LE MARI. — Puisque, heureusement, je ne t'aime pas... C'est admirable !

LA FEMME. — Oh ! je ne t'en veux pas !... J'en ai souffert, mais, après tout, personne n'est responsable de son cœur.

LE MARI. — Évidemment !... Voyons, où comptes-tu vivre en sortant d'ici ?

LA FEMME. — Qu'est-ce que ça peut te faire ?

LE MARI. — Allons, nous pouvons bien causer en amis. Tu vois, je ne fais pas de drame... En somme, je prends assez bien les choses... Je connais la vie. Un bon conseil est souvent utile... Il me serait pénible de te voir faire des bêtises.

LA FEMME. — Eh bien, je compte aller d'abord chez ma mère, ensuite à Paris.

LE MARI. — Seule ?

LA FEMME. — Naturellement.

LE MARI. — Ça me paraît sage. Tu as un appartement là-bas ?

LA FEMME. — Oui, j'ai le nôtre.

LE MARI. — A condition que je te le laisse.

LA FEMME. — Que tu le laisses ou non, la loi m'y donne droit.

LE MARI. — Ah ! tu as étudié la loi ?

LA FEMME. — En un an, j'ai eu le temps.

LE MARI. — C'est juste.

LA FEMME. — Je compte y transporter mes affaires personnelles.

LE MARI. — Très sage ; seulement, tu oublies une chose...

LA FEMME. — Laquelle ?

LE MARI. — Comment vivras-tu ? Tu n'as pas d'argent.

LA FEMME. — Si.

LE MARI. — Tu as de l'argent, toi ?

LA FEMME. — Oui.

LE MARI. — Comment ça ?

LA FEMME. — D'abord, j'ai fait mes petites économies sur celui que tu me donnais pour la maison et puis surtout...

LE MARI. — Surtout ?

LA FEMME. — La loi me donne la moitié de ta fortune.

LE MARI. — C'est ma foi vrai ! Mais est-ce que ça te suffira ?

LA FEMME. — Oh ! tu sais, j'ai des goûts simples. D'ailleurs, en cas de besoin, je vendrai l'usine.

LE MARI. — L'usine ? Quelle usine ?

LA FEMME. — Eh bien, la tienne ! enfin la nôtre ! La loi m'en donne aussi la moitié.

LE MARI. — Ah ! l'usine aussi ?...

LA FEMME. — Mais oui. Tu ne savais pas ?

LE MARI. — Ma foi non, je n'avais pas prévu ce cas.

LA FEMME. — Tu as eu tort. J'emporte naturellement quelques meubles d'ici auxquels je tiens...

LE MARI. — C'est trop légitime...

LA FEMME. — Le salon Empire, ma chambre à coucher, la grande tapisserie d'Aubusson, la table de la salle à manger...

LE MARI. — C'est tout ?

LA FEMME. — Mon Dieu... je ne vois plus grand'chose... Oui, c'est tout.

LE MARI. — Eh bien, et ma montre ?

LA FEMME. — Ta montre ?

LE MARI. — Oui... Tu ne l'emportes pas aussi, pendant que tu y es ?

LA FEMME. — Pourquoi dis-tu cela ?

LE MARI. — Parce que, depuis dix minutes, je t'admire. Je te laisse aller... Tu es sublime d'inconscience !

LA FEMME. — Ce qui signifie ?

LE MARI. — Ce qui signifie que tu vas me faire le plaisir d'ôter ton chapeau, de défaire tes malles et de rester tranquille : assez d'enfantillage pour aujourd'hui !

LA FEMME. — Ah ! tu prends ça pour un enfantillage ?

LE MARI. — C'est-à-dire que, si je ne te croyais pas un peu folle, il y a cinq bonnes minutes que je t'aurais prise par les épaules et flanquée dehors ! Mais tu n'es pas dans ton état normal... C'est visible... Enlève ton chapeau, va te coucher et prends ta température... C'est la seule chose à faire en pareil cas.

LA FEMME. — Ah ! je suis folle, vraiment ? Eh bien, nous allons voir !

LE MARI. — C'est tout vu ! Ote ton chapeau !

LA FEMME. — Adieu !

Elle court à la porte. Le Mari la rattrape et se place entre elle et la sortie.

LE MARI. — Annette ! voyons, Annette !

LA FEMME. — Laisse-moi passer !

LE MARI. — Mais enfin, qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qu'il te prend ?

LA FEMME. — Il me prend que j'en ai assez, comprends-tu ? J'en ai assez ! Je te déteste ! Laisse-moi passer !

LE MARI. — Où vas-tu ?

LA FEMME. — Chez mon amant !

LE MARI. — Qu'est-ce que tu dis ?

LA FEMME. — Oui, chez mon amant, mon amant ! Ça t'étonne ? Tu manques de perspicacité, mon ami. Laisse-moi passer !

LE MARI. — Toi ! Toi ! tu as fait ça ?

LA FEMME. — Et bien d'autres choses que tu ne soupçonnes pas !

LE MARI. — Voyons, Annette, tu n'as pas fait ça ? C'est impossible ! Toi !

LA FEMME. — Si, je l'ai fait ! Et ce serait à refaire, je recommencerais !

LE MARI, *stupéfait.* — Quoi ?

LA FEMME. — Alors, parce que je ne disais rien, parce que j'acceptais d'être traitée par toi tantôt comme une domestique et tantôt comme une fille, tu t'imaginais que je ne pensais pas, que je ne vivais pas d'une vie à moi, différente de celle que tu m'infligeais ! Ah ! mon pauvre ami, tu es encore plus bête qu'égoïste !

LE MARI. — Tu as osé !

LA FEMME. — Parfaitement ! Je me suis permis de vivre sans ta permission ! Crois-tu, hein ? quelle infamie ! Mais regarde-toi donc dans une glace ! Peux-tu imaginer que si je n'avais eu que cette tête-là dans ma vie je ne me serais pas tuée depuis longtemps ? Laisse-moi passer !

LE MARI. — Annette !

LA FEMME. — Depuis neuf ans, entends-tu ? ta vie m'indiffère et tes effusions me répugnent !

LE MARI. — Pourquoi es-tu restée ?

LA FEMME. — J'attendais l'occasion. Aujourd'hui, je la tiens et je te plaque !

LE MARI. — C'est toi qui parles ainsi ? Toi ?

LA FEMME. — Ça t'étonne ?... Il faut en prendre ton parti, c'est comme ça ! Ah ! tu ne t'es jamais soucié de savoir ce que je pensais de toi ! Ah ! tu nous a forcés à vivre neuf ans côte à côte comme des forçats bouclés dans des cellules voisines ! Tu récoltes aujourd'hui ce que tu as semé, mon bonhomme ! Tiens ! ce fauteuil en sait plus long que toi sur ma vie ! Tu n'as jamais eu la curiosité de deviner mon vrai visage ! Eh bien, régale-toi, c'est le moment ! Si tu n'es pas plus myope qu'une taupe, tu y liras clair comme le jour que tu me dégoûtes et que je te hais !

LE MARI. — Annette !

LA FEMME. — Oh ! pas d'attendrissement, hein ! Tu ne t'attendrissais pas quand tu me laissais seule, des nuits entières, à pleurer de rage dans la maison vide ! Et tu triomphais ! Et Monsieur crânait : « Ma femme, elle est dressée ! Jamais de scène ! Jamais une larme ! La manière forte, il n'y a que ça. » Imbécile ! Et tu croyais que, pendant ce temps, je me résignais ! Tu pouvais penser que j'avais, toi parti, le même visage que celui que je te montrais tous les jours ? Tu t'imaginais que j'étais avec les autres hommes la même femme timide que tu laissais à la maison ? Ah ! mari, va ! ce que tes amis ont pu rire !

LE MARI. — Mes amis ?

LA FEMME. — Oui, tes amis, tes chers amis qui t'ont fait encore plus cocu que tu ne le méritais !

LE MARI. — Cocu, moi ?...

LA FEMME. — Tu ne me crois pas ? Interroge-les donc ! Ce sera complet !

LE MARI. — Coquine ! C'est vrai, ça ? C'est vrai, ça ? Les noms, tout de suite ! Je veux les noms ! Avec qui ? Avec qui ?

LA FEMME. — Avec tout le département !

LE MARI. — Tu mens !

LA FEMME. — Et ceux qui ne m'ont pas eue ne m'en ont que plus désirée ! Pendant ce temps-là, tu te pavanais comme un fantoche ! Ah ! leurs rires, commences-tu à les comprendre, à présent ?

LE MARI. — Prends garde !

LA FEMME. — Fais seulement un pas et je hurle au secours !

LE MARI. — Mais c'est à se briser la tête contre les murs !

LA FEMME. — Qu'est-ce que tu attends ?

LE MARI. — Ah ! garce !... Tant pis ! il arrivera ce qu'il arrivera, mais... *(Il fait un pas vers elle, les mains crispées comme pour la saisir. Brusquement, sa face devient violette, il arrache convulsivement sa cravate et son faux col et tombe assis dans un fauteuil. Un temps. Il reprend peu à peu sa respiration et regarde la Femme qui n'a pas bougé.)* Ah ! tu peux être fière !... Tu vois l'état où tu m'as mis !

LA FEMME, *plus doucement.* — Bah ! tu es solide ! Rassure-toi, si le ridicule tuait, il y a beau temps que tu ne serais plus là !

LE MARI. — Annette ! tu m'as pourtant aimé ?

LA FEMME. — Jamais !

LE MARI. — Autrefois ?

LA FEMME. — Jamais !

LE MARI. — Pourtant, tu as eu du bonheur dans mes bras !

LA FEMME. — Oui... quelquefois.

LE MARI. — Tu vois bien !

LA FEMME. — Ça ne signifie pas que je t'aimais. Je me servais de toi... Voilà tout !

LE MARI. — Tiens, tu me répugnes ! Va-t'en ! Tu es pire que la dernière des filles !

LA FEMME. — Je suis telle que tu m'as faite. Si tu avais été autre chose qu'une brute vaniteuse, j'aurais peut-être agi autrement.

LE MARI. — Et dire que j'ai traîné ça dix ans dans ma vie comme un boulet !

LA FEMME. — Parce que tu étais trop lâche pour t'en débarrasser ! Ce n'est pas par tendresse que tu m'as gardée, c'est par veulerie !

LE MARI. — Va-t'en ! Je ne veux plus te voir ! Je ne veux plus t'entendre !

LA FEMME. — Tu vas être satisfait !

LE MARI. — Toute une existence pour aboutir à ça !

LA FEMME. — Plains-toi donc ! Te voilà libre !

LE MARI. — Moi ! Moi cocu, à mon âge !

LA FEMME. — Console-toi, tu n'es pas le seul !

LE MARI. — Et dire que je pouvais rester célibataire !

LA FEMME. — Bonne chance pour la prochaine !

LE MARI. — Ah ! celle-là !

Geste terrible.

LA FEMME. — Je lui souhaite du plaisir !... Adieu !

Elle se dirige vers la porte.

LE MARI. — Tu vas rejoindre cet homme ?

LA FEMME. — Tiens ! le propriétaire se réveille !... Oui. Pourquoi ? Tu es jaloux ?

LE MARI. — Ah ! Dieu non ! Je le plains !

LA FEMME. — Tu as tort ! Lui, c'est différent, je l'aime !

LE MARI. — Et tu oses me dire ça, à moi ?

LA FEMME. — Ne t'emporte pas. Tu es sanguin, gare à la congestion !

LE MARI, *calmé.* — A moi !

LA FEMME. — Pourquoi ne serais-je pas sincère ? Je n'ai plus de raison de dissimuler.

LE MARI. — Vous aurez de mes nouvelles, tous les deux !

LA FEMME. — Je ne te conseille pas de l'embêter !

LE MARI. — Non, je vais me gêner, tu vas voir !

LA FEMME. — Tu y tiens absolument ?

LE MARI. — Tu ne penses tout de même pas que ça va se passer comme ça !

LA FEMME. — Nous allons bien voir !

Elle court à la fenêtre, l'ouvre et fait un signe.

LE MARI. — Qu'est-ce que tu fais ?

LA FEMME. — Je lui fais signe de monter. Il est en bas. Comme ça, tu vas pouvoir le châtier immédiatement !

LE MARI. — Quoi ?

LA FEMME. — Ah ! tu veux faire le fier-à-bras ! Nous allons rire !

LE MARI. — S'il a le toupet de mettre les pieds ici, je le jette dans l'escalier !

LA FEMME. — Lui, dans l'escalier ? Mais, malheureux, il te tordrait comme un torchon ! *(La porte s'ouvre, l'Amant paraît sur le seuil. Il est colossal, taillé en athlète et souriant.)* Tiens, le voilà ! C'est lui ! Eh bien, jette-le dans l'escalier ! Va donc ! mais va donc ! Qu'est-ce que tu attends ? Mon ami, je vous présente mon mari. Il veut vous pulvériser ! Il ne rêve que de vous corriger ! Oui, ce pauvre homme-là ! Eh bien, va ! fais quelque chose ! Saute dessus ! Qu'est-ce que tu attends ?

L'AMANT, *à la Femme, avec une autorité sans réplique.* — Assez !

LA FEMME. — Comment ? c'est à moi que...

L'AMANT. — J'ai dit : assez !

LE MARI. — Monsieur, votre conduite...

L'AMANT, *très à l'aise.* — Monsieur, je suis extrêmement fort, je boxe bien, je tire passablement et, de plus, je suis armé !

LE MARI. — Mais...

L'AMANT. — De votre côté, j'en suis persuadé, vous êtes brave. Nous pouvons donc, si vous y tenez absolument, nous livrer à une véritable débauche de horions...

LE MARI. — Je ne vous permets pas...

L'AMANT. — Nous pouvons échanger tant que vous voudrez des coups de poing, voire des coups de feu, au risque d'endommager nos personnes et votre mobilier...

LE MARI. — Mais, monsieur...

L'AMANT. — Monsieur, quand une femme vide une querelle avec un homme, elle s'en tire généralement en faisant intervenir dans l'affaire un second monsieur qui n'a rien à y voir, mais qui encaisse généreusement les coups à elle destinés. Car c'est un usage constant que ces deux hommes, qui ne se connaissent souvent pas et qui même parfois s'estiment, se livrent, au bout de quelques minutes, à un pugilat en règle, tandis que la femme, un peu à l'écart, assiste tranquillement à la bataille !

LE MARI. — Dans notre cas...

L'AMANT. — Monsieur, les femmes adorent provoquer les batailles parce qu'elles n'y prennent jamais part. Pour cette fois, si vous le voulez bien, nous ne donnerons pas à la vôtre la satisfaction de nous entr'égorger.

LE MARI. — Mon Dieu... pour ma part...

LA FEMME. — Ah ! vous êtes deux jolis mufles !

L'AMANT. — Chut !

LA FEMME. — Mais...

L'AMANT, *inquiétant.* — Quoi ?

LA FEMME, *très soumise.* — Rien...

L'AMANT. — Pour commencer, monsieur, permettez-moi de vous présenter mes excuses pour la manière inqualifiable dont j'ai pénétré chez vous. N'y voyez aucune bravade : j'ignorais simplement que vous étiez là !

LE MARI. — Il n'en reste pas moins...

L'AMANT. — ... Que je suis l'amant de votre femme ? C'est malheureusement indiscutable, et ceci précisément m'autorise dans une certaine mesure à vous demander de m'accorder sur-le-champ l'entretien que je comptais solliciter de vous dans quelques jours.

LE MARI. — Un entretien ?

L'AMANT. — Oui, monsieur. Je ne prévoyais pas avoir l'occasion de faire votre connaissance, je pensais vous écrire... Mais, puisque les choses en sont là, il me semble préférable, pour vous comme pour moi, que nous causions immédiatement.

LE MARI. — Mais...

L'AMANT. — Quelques minutes à peine... et vous ne vous en repentirez pas !

LE MARI. — Soit.

L'AMANT. — Naturellement, après ce qui s'est passé entre Madame et vous, ou du moins ce que j'en devine, vous n'avez pas l'intention de la garder chez vous ?

LE MARI. — Ah ! fichtre non !

L'AMANT. — Bien. Alors, chère amie, puisque votre présence n'est plus nécessaire, voulez-vous prendre très gentiment congé de votre mari.

LA FEMME. — Moi ? que je...

L'AMANT. — J'ai dit « très gentiment ».

LE MARI, *protestant.* — Permettez, je...

L'AMANT, *avec une autorité sans réplique.* — Je vous en prie... *(A la Femme :)* Allons... la main... en souriant... Mieux que ça... Parfait !

LA FEMME. — Au revoir.

LE MARI. — Adieu.

L'AMANT. — A présent, voulez-vous être assez bonne pour descendre ? Vous vous installerez dans la voiture. Vous allumerez les lanternes et vous m'attendrez.

LA FEMME. — Ce sera long ?

L'AMANT. — Je ne sais pas... Vous verrez...

LA FEMME. — A tout à l'heure.

L'AMANT. — C'est ça... à tout à l'heure ! *(La Femme sort.)* Voilà !... Maintenant, monsieur, je peux bien vous le dire... Vous m'êtes infiniment sympathique !

LE MARI. — Mais...

L'AMANT. — J'aurais été navré tout à l'heure qu'un reste d'énervement de votre part nous obligeât à nous bosseler le visage.

LE MARI. — Pourtant...

L'AMANT. — Et vous me voyez ravi que rien d'irréparable n'ait été accompli entre nous !

LE MARI. — Il me semble...

L'AMANT. — Voyez-vous, je suis un bon garçon, moi ! j'ai horreur de tout ce qui peut compliquer l'existence !

LE MARI. — Moi aussi, mais...

L'AMANT. — A quoi bon se haïr quand on s'estime et qu'il est si simple de s'entendre ?

LE MARI. — Permettez !

L'AMANT. — En somme, pourquoi me haïriez-vous ? Je n'étais ni votre parent, ni votre ami. Je ne vous connaissais même pas ! En devenant l'amant de votre femme, je n'ai donc trahi aucun sentiment respectable; je n'ai pas failli à l'amitié !

LE MARI. — Il n'aurait plus manqué !

L'AMANT. — Je n'ai pas davantage abîmé un amour qui était mort depuis longtemps.

LE MARI. — Il se peut, mais...

L'AMANT. ... En sorte que, j'ai beau chercher, je

n'arrive pas à apercevoir le tort que j'ai pu vous causer ; tandis que je vois clairement, au contraire, le préjudice que vous me portez !

LE MARI. — Moi !

L'AMANT. — Parfaitement ! vous n'avez pas été très gentil avec moi !

LE MARI. — Ça, par exemple !

L'AMANT. — Examinons les choses raisonnablement : si j'avais été le premier amant de votre femme, je n'aurais rien à dire. Mais vous savez comme moi qu'elle en a eu auparavant une bonne douzaine.

LE MARI. — Mais je ne m'en doutais pas, moi !

L'AMANT. — Peu importe ! En ce qui me concerne, le résultat est exactement le même. Il n'en reste pas moins que vous avez, consciemment ou non, fermé les yeux sur les douze premiers et que c'est seulement lorsque je suis apparu, moi, treizième, que vous avez cassé les vitres. Alors que vous pouviez charger de la responsabilité de votre rupture n'importe lequel de mes douze prédécesseurs, c'est moi que vous avez choisi, moi le plus innocent de tous, et sur l'avenir duquel votre décision pèsera le plus lourdement. Eh bien, je vous le demande, en toute conscience, est-ce très gentil, est-ce même très juste ?

LE MARI. — Je n'ai pas eu les intentions que vous me prêtez !

L'AMANT, *vivement*. — Vous gardez votre femme ?

LE MARI. — Ah ! ça, non, par exemple !

L'AMANT, *désolé*. — Vous voyez bien !

LE MARI. — Vous n'espérez tout de même pas m'attendrir !

L'AMANT. — Pourquoi pas ? De nous deux, le plus à plaindre, c'est moi !

LE MARI. — Vous ?

L'AMANT. — Mais oui, monsieur ! Croyez-moi, je sais par expérience quel peut être votre état d'âme : avant de devenir un séducteur, puis un amant professionnel, j'ai commencé par être cocu comme tout le monde ! C'est même aux réflexions auxquelles je me suis livré à la suite de cet accident que je dois, aujourd'hui, de manier les femmes à ma guise. Car, quoi qu'elles en disent, il n'existe pas entre un cocu et un amant une différence d'espèce, mais simplement de manière. Donc, j'ai été cocu comme vous l'êtes actuellement et j'ai connu l'amertume qui est en ce moment la vôtre...

LE MARI. — Comment, vous aussi ?

L'AMANT. — Oui, monsieur, moi aussi... Je ne rougis pas de l'avouer, c'est un état qui, pour être ennuyeux, n'a, somme toute, rien de déshonorant ; ce sont les femmes qui, très habilement, nous ont habitués à y attacher un certain sentiment de ridicule, et cela simplement pour que le comique du mari trompé excuse, dans une certaine mesure, ce qu'il y a, malgré tout, d'un peu vil dans leurs trahisons sentimentales. Bref, ayant passé par le même chemin que vous, je sais aussi bien que vous ce que vous pouvez penser.

LE MARI. — Vraiment ?

L'AMANT. — Voulez-vous que je vous le prouve ?

LE MARI. — J'en suis curieux !

L'AMANT. — C'est bien facile... C'est une chose que bien peu d'hommes osent avouer même à eux-mêmes et dont les femmes ne se doutent guère. En ce moment, monsieur, vous souffrez incontestablement dans votre tendresse d'abord, ensuite dans votre instinct de propriétaire, enfin et surtout dans votre vanité...

LE MARI. — Oui...

L'AMANT. — Mais, tout au fond de vous, il se mêle à votre amertume une obscure, une inavouable allégresse, dont vous rougiriez de prendre entièrement conscience et que vous ne diriez pour rien au monde : la joie d'avoir enfin trouvé, vis-à-vis de vous-même et des autres, un merveilleux prétexte pour vous débarrasser de votre femme !

LE MARI. — C'est possible. Cependant...

L'AMANT. — Vous reconnaissez que j'ai raison ?

LE MARI. — D'une façon générale, peut-être, mais en ce qui me concerne...

L'AMANT. — Ce qui est vrai pour les autres l'est généralement pour soi-même. Si donc vous admettez que, très inconsciemment j'en suis persuadé, vous vous déchargez sur moi du poids que représentait dans votre vie cette femme, vous reconnaîtrez qu'en vous en soulageant je contribue à vous rendre l'existence plus agréable.

LE MARI. — Permettez !

L'AMANT. — Bref, que, loin de vous causer un tort quelconque, je vous rends en réalité un service.

LE MARI. — Où voulez-vous en venir ?

L'AMANT. — A ceci que, service pour service, vous ne pouvez, en conscience, me refuser celui que je vais vous demander.

LE MARI. — Vous n'allez tout de même pas exiger des appointements ?

L'AMANT. — Pour qui me prenez-vous ? Non, monsieur, rassurez-vous. Il s'agit simplement d'une convention qui n'intéresse que votre femme, vous et moi.

LE MARI. — Je vous écoute.

L'AMANT. — C'est bien simple : votre femme m'aime...

LE MARI. — Je ne le sais que trop ! Après ?

L'AMANT. — Vous n'avez pas saisi ! Je veux dire que votre femme n'est pas seulement ma maîtresse, qu'elle n'a pas seulement du goût pour moi, mais que, par un prodige incompréhensible chez une créature comme elle, votre femme m'aime vraiment, sans arrière-pensée, enfin, quoi, qu'elle m'aime tout court.

LE MARI. — Je le sais : elle vient de me le dire !

L'AMANT. — Et vous trouvez ça naturel ?

LE MARI. — J'estime que c'est regrettable, mais...

L'AMANT. — Comment, « regrettable » ? Dites que c'est une catastrophe ! Je ne suis pas un amoureux, moi, je suis un homme de plaisir ! Tant que vous étiez là, votre présence agissait sur elle à la manière d'un frein. La nécessité où elle était de voiler sa passion la maintenait en deçà de certaines limites... Mais maintenant, vous comprenez, non seulement elle n'a plus rien qui la retienne, mais encore je vais devenir sa principale, son unique préoccupation. Définitivement repoussée par vous, elle va s'accrocher à moi avec une énergie décuplée par la certitude que je suis devenu sa seule raison d'être.

LE MARI. — C'est probable !

L'AMANT. — Etant encore votre femme, elle a déjà envahi ma vie. Qu'est-ce que ça va être à présent !

LE MARI. — Infernal, probablement. Mais je n'y peux rien.

L'AMANT. — Si, monsieur, vous pouvez beaucoup.

LE MARI. — Moi ?

L'Amant. — Vous, et vous seul.

Le Mari. — Comment cela ?

L'Amant. — Laissez-moi lui donner l'impression que tout n'est pas irrémédiablement rompu entre vous.

Le Mari. — Vous êtes fou !

L'Amant. — Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Il n'est pas question de vous réconcilier avec elle. Il s'agit seulement de l'inciter à croire que peut-être, un jour, beaucoup plus tard, la chose ne sera pas tout à fait impossible.

Le Mari. — Jamais de la vie !

L'Amant. — Cela ne vous engage à rien !

Le Mari. — Alors, à quoi bon la leurrer d'un espoir inutile ?

L'Amant. — Si elle conserve au fond d'elle-même, sans jamais me le dire, la certitude qu'elle garde dans la vie un port de refuge, si elle se croit certaine de pouvoir me plaquer un jour en toute tranquillité, elle n'en sera que plus facile à vivre.

Le Mari. — Je ne veux pas risquer ma tranquillité.

L'Amant. — Vous refusez ?

Le Mari. — Absolument.

L'Amant. — Alors, je sais ce qui me reste à faire !

Le Mari. — Que voulez-vous dire ?

L'Amant. — C'est elle qui supportera le poids de votre refus.

Le Mari, *inquiet*. — Vous allez la quitter ?

L'Amant. — Non, rassurez-vous, seulement je vais façonner dès maintenant son affection de manière qu'elle me soit le moins nuisible possible.

Le Mari. — Je vous souhaite de réussir !

L'Amant. — J'en fais mon affaire !

Le Mari. — Etes-vous sûr qu'elle vous aime tant que ça ?

L'Amant. — Elle l'a prouvé.

Le Mari. — Pourtant vous n'avez rien d'extraordinaire !

L'Amant. — Non.

Le Mari. — Pourquoi, diable ! plaisez-vous aux femmes ?

L'Amant. — Je me le demande !

Le Mari. — Ce doit être un don... comme la musique ou la peinture !

L'Amant. — Quelle blague ! N'importe qui peut en faire autant !... Pour plaire aux femmes, il suffit de les connaître, voilà tout !

Le Mari. — Et vous les connaissez, vous !

L'Amant. — Oui.

Le Mari. — Vous comprenez réellement quelque chose à ce qui se passe dans leur cervelle ?

L'Amant. — Ah ! vous en demandez trop ! D'ailleurs, ce serait bien inutile. Elles ne nous demandent pas de les comprendre, elles n'y parviennent pas elles-mêmes !

Le Mari. — C'est consolant !

L'Amant. — Ce qu'elles veulent est beaucoup moins compliqué. Elles désirent que nous leur répétions cent fois par jour qu'elles sont la portion la plus précieuse du monde connu, que nous vivions à leur niveau et sur le même rythme un peu puéril. Enfin, et surtout, elles exigent que nous les aimions à la perfection et de la manière qu'elles préfèrent.

Le Mari. — C'est tout ?

L'Amant. — C'est tout. Vous voyez que c'est assez simple. Avec un peu d'entraînement, c'est même à la portée de n'importe qui.

Le Mari. — Evidemment.

L'Amant. — L'essentiel, c'est de leur donner une grande importance sans jamais les prendre au sérieux.

Le Mari. — Et ça vous a réussi ?

L'Amant. — Toujours. En ce qui concerne la vôtre, puisque vous refusez de m'aider, je vais m'occuper activement de sa mise au pas.

Le Mari. — Vous aurez du mal !

L'Amant. — Moins que vous ne pensez.

Le Mari. — Moi, je n'ai jamais rien pu en tirer.

L'Amant. — Parce que vous vous y êtes mal pris.

Le Mari. — Vous verrez !

L'Amant. — C'est tout vu !

Le Mari. — Vous aurez des surprises !

L'Amant. — Aucune !

Le Mari. — Elle est ingouvernable !

L'Amant. — Pourquoi l'avez-vous tolérée ?

Le Mari. — Je ne pouvais pourtant pas la battre !

L'Amant. — Sans hésiter !

Le Mari. — Vous avez battu ma femme !

L'Amant. — Plusieurs fois !

Le Mari. — Et ça vous a donné des résultats ?

L'Amant. — Merveilleux !

Le Mari. — Si j'avais su !

L'Amant. — On sait toujours trop tard !

Le Mari. — En somme, je ne comprends pas pourquoi vous me demandez mon appui. Vous semblez de taille à vous en passer !

L'Amant. — Ce que j'en faisais, c'était moins pour moi que pour elle. Il est probable que la sagesse relative à laquelle l'aurait incitée votre décision lui aurait évité bien des déboires !

Le Mari. — Pauvre petite...

L'Amant. — Allons, il est encore temps... Un bon mouvement !

Le Mari. — Eh bien !...

L'Amant. — Eh bien ?

Le Mari. — Soit, j'accepte.

L'Amant, *vivement*. — Vous la reprenez ?

Le Mari. — Ah ! non ! Seulement, vous pouvez lui dire que...

L'Amant. — ... Que vous ne lui en voulez pas ?

Le Mari. — C'est ça.

L'Amant. — Que plus tard, quand le temps aura fait son œuvre, vous la reverrez de temps en temps avec plaisir... en camarade.

Le Mari. — Est-ce bien très utile ?

L'Amant. — On le dit toujours. Ça fait bien.

Le Mari. — Soit.

L'Amant. — Et que, d'ici là... si elle se sent trop malheureuse... elle peut vous écrire...

Le Mari. — A quoi bon ?

L'Amant. — Vous ne risquez pas grand'chose : je la connais, elle n'en fera rien.

Le Mari. — Alors...

L'Amant. — Vous n'ajoutez pas... quelques souhaits de bonheur ?

Le Mari. — Pourquoi ?

L'Amant. — On le fait, d'ordinaire...

Le Mari. — Eh bien, dites-lui que je lui souhaite... de tout mon cœur d'être heureuse...

L'Amant. — ... Et que vous espérez... qu'elle trouvera avec moi le bonheur que vous n'avez pas su lui donner.

Le Mari. — Vous exagérez !

L'Amant. — Pourquoi ? Je vous assure que c'est très bien ainsi. C'est digne... un peu mélancolique... parfait.

LE MARI. — Vous croyez ?

L'AMANT. — Absolument parfait ! Elle en sera vivement frappée.

LE MARI. — Je le souhaite.

L'AMANT. — Monsieur, je n'en suis pas surpris, mais vous venez d'agir en galant homme ! Grâce à vous, l'avenir et les convenances sont saufs !

LE MARI. — Mon Dieu... c'est...

L'AMANT. — Je n'ose vous remercier en mon nom personnel, mais je le fais pour elle et de bien grand cœur !

LE MARI. — Si ça peut l'aider à rester tranquille...

L'AMANT. — N'en doutez pas ! Vos paroles pèseront sur sa vie. Je cours les lui rapporter !

LE MARI. — Au revoir, monsieur.

L'AMANT. — Et permettez-moi de me féliciter que cet entretien, si mal commencé, se soit aussi heureusement terminé.

LE MARI. — Tout le mérite vous en revient.

L'AMANT. — Enchanté d'avoir fait votre connaissance !

LE MARI. — Et moi de même. Adieu, monsieur. *(L'Amant est sorti.)* Charmant, ce garçon-là... Dommage... Enfin ! *(Il s'assied.)* Ouf ! quelle journée ! J'aurais bien gagné de vivre enfin tranquille !

A ce moment la porte s'ouvre violemment. Sur le seuil paraît la Femme. Elle est dramatique et éperdue.

LA FEMME. — Henri ! tu as fait ça ? Tu as fait ça, toi ? *(Elle se précipite à ses pieds.)* Pardon ! Pardon ! Je ne te connaissais pas !

LE MARI. — Annette !... Mais voyons... qu'est-ce que...

LA FEMME. — Je suis une malheureuse ! Je suis une misérable ! Je t'ai bafoué, je t'ai trompé, toi ! toi, si bon ! toi, cet homme admirable ! Et tu m'aimais ! Et tu souffrais ! Et je n'en savais rien ! Et je ne le soupçonnais même pas ! Pardon ! Pardon !

LE MARI. — Ah ! ça !...

LA FEMME. — Mais ça ne se passera pas comme ça ! Je te dois une réparation ! J'ai compris, maintenant, va ! Je suis meilleure que tu ne penses... J'ai vu clairement mon devoir : je ne te laisserai pas triste et seul, abandonné de tous !

Elle enlève fébrilement ses gants.

LE MARI, *avec terreur.* — Qu'est-ce que tu fais ?

LA FEMME, *triomphalement.* — Je reste à ton foyer !

LE MARI. — Où ça ?

LA FEMME. — Ici !

LE MARI. — Hein ?

LA FEMME, *dans un grand élan.* — Et cette fois pour toujours !

LE MARI. — Pour toujours !

LA FEMME. — Pour toujours !

Le Mari tombe raide, mort.

LA FEMME. — Henri !... Henri !... Mon Dieu, que faire ?... Au secours ! Au secours !

L'AMANT, *paraissant sur la porte.* — Qu'est-ce qui se passe ?

LA FEMME. — Là, vite... Il est tombé ! Regarde !

L'AMANT. — Diable ! C'est raté !

Il se penche sur le corps, l'ausculte, puis se redresse.

LA FEMME, *larmoyante.* — Il... il est mort ?

L'AMANT. — Raide !

LA FEMME. — La joie !... Pauvre ami !... Il m'avait pardonnée... Nous allions enfin être... heureux... tous les trois... et puis voilà !

L'AMANT. — Dommage !

LA FEMME. — Ah ! c'est bien ma chance !... Mais tu me restes, toi, mon chéri... mon amour... mon grand amour... Tu me restes, n'est-ce pas ?

L'AMANT, *navré.* — Mais... oui... naturellement.

LA FEMME, *se pendant à son cou.* — C'est l'essentiel !

RIDEAU

DEUXIÈME PARTIE

Le cimetière. Même décor qu'au début de la pièce.

CINQUIÈME TABLEAU

Au moment où le rideau se lève, le Mari achève son récit.

PREMIER DÉFUNT. — Une congestion venait de m'emporter...

DEUXIÈME DÉFUNT. — Vous n'avez pas eu de veine !

PREMIER DÉFUNT. — Non... Et pourtant...

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et votre femme, qu'est-elle devenue ?

PREMIER DÉFUNT. — Je n'en sais rien. J'espère de toutes mes forces qu'elle n'aura pas toujours gagné ! Je souhaite, pour l'honneur de notre sexe, que cet homme l'ait enfin matée !

DEUXIÈME DÉFUNT. — C'est probable.

PREMIER DÉFUNT. — Espérons-le.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Au bout du compte, votre méthode ne valait pas mieux que la mienne !

PREMIER DÉFUNT. — Hélas ! non. De nous trois, le seul qui ait réussi, c'est lui !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Parce qu'elle l'aimait...

PREMIER DÉFUNT. — Evidemment... Il a été privilégié !

UNE VOIX. — Peut-on dire !

PREMIER DÉFUNT. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

DEUXIÈME DÉFUNT, *montrant la troisième tombe.* — C'est le voisin qui rêve.

TROISIÈME DÉFUNT, *apparaissant hors de la tombe centrale.* — Je vous demande pardon !... Je ne rêve pas... Je proteste ! L'homme dont vous parlez, c'est moi !

PREMIER DÉFUNT. — Comment, c'est vous !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Vous, l'amant !

TROISIÈME DÉFUNT. — Oui, messieurs !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Que vous est-il donc arrivé ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Une chose terrible ! Ah ! félicitez-vous de n'avoir connu que son indifférence ou sa haine, vous avez ignoré son amour.

PREMIER DÉFUNT. — Comment ! C'est elle qui vous a conduit là ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Comme vous voyez ! A la fleur de l'âge !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Par jalousie ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Non, par tendresse !

PREMIER DÉFUNT. — Expliquez-vous !

TROISIÈME DÉFUNT. — C'est bien simple, elle m'a tué.

PREMIER DÉFUNT. — Un accident ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Oh ! non ! Ça devait finir comme ça !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Un drame ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Ah ! ça, vous pouvez le dire !

PREMIER DÉFUNT. — Mais parlez, de grâce, parlez ! Que s'est-il passé ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Lors de notre unique et dernière entrevue, je vous avais assuré que cette femme que vous n'aviez pu conquérir, moi, je m'en rendrais maître avec facilité ?

PREMIER DÉFUNT. — Je m'en souviens. Alors ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Alors, monsieur, j'ai réussi au delà de mes désirs. J'avais choisi mon arme qui était la volupté. Sur ce terrain j'étais imbattable, et c'est le seul sur lequel l'homme puisse espérer prendre sur une femme un avantage durable. Du premier coup je réussis à l'asservir. Pendant deux ans votre femme n'a vécu que pour moi, n'a pensé que par moi.

PREMIER DÉFUNT. — Ça, c'est admirable.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Étonnant !

PREMIER DÉFUNT. — Quel résultat !

TROISIÈME DÉFUNT. — Il passa mes espérances ! Pendant deux ans je pus la rudoyer et même la battre sans autre réaction de sa part qu'une stupéfaction ravie. Les joies que je lui prodiguais compensaient tout pour elle.

PREMIER DÉFUNT. — En somme, vous avez résolu le problème ! Vous avez réussi où nous avons échoué !

TROISIÈME DÉFUNT. — Hélas ! non !

PREMIER DÉFUNT. — Comment cela ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Je la maintenais dans cet état de grâce parce que j'étais en quelque sorte son professeur d'amour. N'ayant jamais connu les joies de la passion, elle y prit goût. De mon élève qu'elle avait été, elle devint un jour mon égale. Dès ce moment commença entre nous une lutte implacable pour la suprématie, un duel sans merci pour l'asservissement de l'un ou de l'autre. J'étais, sans forfanterie, supérieurement doué pour ce genre d'exercice, étant un amant presque professionnel, et je réussis à maintenir intacte l'avance que j'avais prise sur elle. Mais ma victoire n'était plus qu'une victoire à la Pyrrhus et qu'il fallait reconquérir chaque jour. Un beau soir, il arriva ce qui devait fatalement arriver...

Même jeu. Le rideau s'ouvre, cette fois, sur un intérieur très « ballets russes » genre 1912, chambre tiède aux lumières tamisées, où tout est disposé pour l'amour. A droite, un grand lit bas. Les rideaux des fenêtres sont tirés. La Femme, en déshabillé, s'approche à petits pas d'un divan où est étendu l'Amant (veston d'intérieur). Elle tient une tasse à la main.

SIXIÈME TABLEAU

LA FEMME. — Chéri !

L'AMANT. — Hou !... Quoi ?

LA FEMME. — Tiens... bois bien chaud... ça te remettra !

L'AMANT. — Ce n'était rien. C'est passé.

LA FEMME. — Allons, sois raisonnable... pour me faire plaisir !

L'AMANT. — Qu'est-ce que c'est ?

LA FEMME. — De la camomille... Ça ne peut te faire que du bien... Bois... Doucement, voyons ! *(Elle le fait boire comme un enfant.)* Là... Tu vois... ça n'est pas terrible !... Te sens-tu un peu mieux ?

L'AMANT. — Oui, ce n'était qu'un malaise.

LA FEMME. — Trois évanouissements, un malaise !

L'AMANT. — C'est bien la première fois que ça m'arrive.

LA FEMME, *abusivement maternelle.* — Raison de plus pour être sage ! Tu te crois solide, tu vas, tu vas, et puis, tout d'un coup, futt ! plus personne ! Ah ! si je n'étais pas là !

L'AMANT, *dans un sursaut.* — Je suis encore plus d'aplomb que tu ne crois !

Il se dresse sur ses pieds.

LA FEMME. — Qu'est-ce que tu fais ?

L'AMANT. — Je me lève.

LA FEMME. — Tu n'y penses pas !

L'AMANT. — Si ! Tu vois... *(il fait quelques pas incertains)* ça va parfaitement bien.

LA FEMME. — Quelle imprudence !

L'AMANT. — Mais non ! Un bon dîner au champagne, il n'y paraîtra plus.

LA FEMME. — Comment, tu veux sortir ce soir ?

L'AMANT. — Naturellement !... A moins que tu ne sois fatiguée...

LA FEMME. — Moi ? Pas du tout !

L'AMANT. — Alors, on sort !

LA FEMME. — Il serait peut-être plus sage de te reposer !

L'AMANT. — Allons donc ! Je te répète que je suis tout à fait bien !

LA FEMME. — Soit. Où irons-nous ?

L'AMANT. — Où tu voudras !

LA FEMME. — Je vais y penser en m'habillant !

L'AMANT. — C'est ça, va t'habiller.

LA FEMME, *allant à lui.* — Tu m'aimes ?

L'AMANT, *souriant.* — Tu le demandes ?

LA FEMME. — Je l'ai déjà oublié...

L'AMANT. — Ingrate...

LA FEMME. — Je ne le saurai jamais assez...

L'AMANT. — Et toi, tu m'aimes ?

LA FEMME. — Oh ! non. Tu me plais.

L'AMANT. — Seulement ?

LA FEMME. — C'est bien plus grave !

L'AMANT. — Pour qui ?

LA FEMME. — Pour toi !

L'AMANT. — Je ne m'en plains pas !

LA FEMME. — Tu as trop d'orgueil !

L'AMANT. — Qu'est-ce qui te plaît donc en moi ?

LA FEMME. — Ta force.

L'AMANT. — Et encore ?

LA FEMME. — Ta cruauté.

L'AMANT. — Voyez-vous ça !

LA FEMME. — Ton assurance aussi.

L'Amant. — Alors, si je perdais tout ça, ça serait fini ?

La Femme. — Ce jour-là, je t'aimerais peut-être, mais tu ne me plairais plus.

Ils sont face à face, comme deux lutteurs.

L'Amant. — Rassure-toi, nous n'en sommes pas là !

La Femme. — Sait-on jamais !

L'Amant. — Je suis bien tranquille !

La Femme. — Et moi, comment m'aimes-tu ?

L'Amant, *l'attirant à lui et l'étreignant.* — Comme ça.

La Femme, *coquette.* — Pas plus ?

L'Amant, *l'étreignant plus fort.* — Et aussi comme ça ?

La Femme. — Pas plus ?

L'Amant, *la serrant très fort.* — Si, comme ça.

La Femme. — Aïe ! Tu me fais mal !

L'Amant. — Déjà ?

La Femme. — Sale bête !... C'est vrai que tu es fort ! Qu'est-ce qui te plaît donc tant en moi ?

L'Amant. — Ta bouche.

La Femme. — Et puis ?

L'Amant. — Ta peau !

La Femme. — Et puis ?

L'Amant. — Ton odeur...

La Femme, *voix un peu rauque.* — Ah !

L'Amant, *la renversant sous son baiser.* — Enfin... toi !

La Femme. — Menteur ! *(Soudain, l'Amant vacille légèrement.)* Qu'est-ce que tu as ?

L'Amant, *se tenant au dossier du fauteuil.* — Moi ?... Mais rien du tout !

La Femme, *le regard aigu.* — Si, tu as chancelé.

L'Amant. — Jamais de la vie !

La Femme. — J'ai cru que ton malaise recommençait.

L'Amant. — Quelle idée !

La Femme. — D'un autre côté, tu sais, ça ne me déplairait pas que tu sois malade.

L'Amant. — Charmant !

La Femme. — Oh ! pas gravement, un tout petit peu, juste assez pour que je t'aie tout à fait à moi !

L'Amant. — Vraiment ?

La Femme. — J'aimerais tant que tu dépendes de moi, que tu ne puisses respirer que par moi !

L'Amant. — Ça te ferait tant plaisir que ça ?

La Femme. — Je crois bien !

L'Amant. — Eh bien, et vivre ? Comment vivrais-je si je ne gagnais pas d'argent ?

La Femme. — Je t'en donnerais.

L'Amant. — Sans blague !

La Femme. — Mais oui !... Oh ! tu ne serais pas malheureux, va ! Je te dorloterais, je t'apporterais de bonnes choses ! Ça serait gentil !

L'Amant. — Oui... oui...

La Femme. — Et puis, comme ça, tu comprends... je serais sûre ! Ah ! te protéger ! quelle joie ! Ce serait bien mon tour !

L'Amant. — Quelle revanche, hein ?

La Femme. — Méchant ! M'en voudrais-tu assez si tu cessais d'être le plus fort ?

L'Amant, *souriant.* — Je te haïrais !

La Femme, *souriante.* — Sale orgueilleux !

L'Amant, *de même.* — Petit vampire !

La Femme. — Je finirai bien par asservir cette caboche !

L'Amant. — Jamais !

La Femme. — Oh ! je commencerai par le corps !

L'Amant. — Tu perdras ton temps !

La Femme. — De plus forts que toi ont dit ça !

L'Amant. — C'est qu'ils se vantaient. Moi pas !

La Femme. — Je saurai trouver les caresses et les mots !

L'Amant. — Je les connais déjà !

La Femme. — J'en inventerai que tu ignores !

L'Amant. — C'est moi qui te les apprendrai !

La Femme. — Nous verrons bien !

L'Amant. — Commence...

La Femme. — Si je te prenais au mot...

L'Amant. — Je suis prêt !

La Femme. — Tiens, je te déteste !

L'Amant. — Tu renonces déjà ?

La Femme. — Ton assurance m'exaspère !

L'Amant. — Tu la sens donc bien réelle ?

La Femme. — Un jour tu la paieras cher !

L'Amant. — Mes moyens me le permettent !

La Femme. — Ne continue pas, je te grifferais !

L'Amant. — Essaie donc !

La Femme. — Qu'est-ce que tu me ferais ?

L'Amant. — Je te rouerais de coups !

La Femme. — Grande brute !

L'Amant. — Chacun ses armes !

La Femme. — Je t'adore !

L'Amant. — Parce que tu ne m'as pas !

La Femme. — J'y arriverai !

L'Amant. — Tu peux toujours le croire !

La Femme. — Tu n'as donc pas confiance en moi ?

L'Amant. — Aucune !

La Femme. — Pourtant, je t'aime !

L'Amant. — C'est bien pour ça !

La Femme. — Embrasse-moi !

L'Amant. — Voilà !

Il l'embrasse.

La Femme. — Plus fort !

L'Amant. — Comme ça ?

La Femme. — Encore !

L'Amant. — Ce que ce mot-là a pu tuer de mâles !

La Femme. — Tu as peur ?

L'Amant. — Tu serais morte avant moi.

La Femme. — Dis donc...

L'Amant. — Quoi ?

La Femme. — Tu tiens absolument à sortir ce soir ?

L'Amant. — Mais non !

La Femme. — Si on restait là, tous les deux ?

L'Amant. — Toi... je te vois venir !

La Femme. — Et après ?

L'Amant. — Tu n'as pas honte ?

La Femme. — Non !

L'Amant. — Ce ne serait pas raisonnable.

La Femme. — Dis-le donc, tu flanches !

L'Amant. — Non ! J'attends quelqu'un !

La Femme. — Une femme ?

L'Amant. — Un homme.

La Femme. — Prétexte !

L'Amant. — Parole d'honneur !

La Femme. — Expédie-le !

L'Amant. — Je ne peux pas. C'est important pour moi.

La Femme. — J'attendrai.

L'Amant. — Ça peut être long !

La Femme. — J'attendrai tant qu'il faudra !

L'Amant, *la saisissant.* — N... de D... ! *(Coup de sonnette.)* Flûte... c'est lui !

La Femme. — Ne le reçois pas !

L'Amant. — Impossible. Il sait que je suis là !

La Femme. — Dis-le donc, tu es ravi !

L'Amant. — Par exemple !

La Femme. — Te voilà sauvé pour cette fois !

L'Amant. — Toi, il va t'arriver malheur !

Nouveau coup de sonnette.

La Femme. — Voilà qui te dispense d'exécuter cette menace !

L'Amant. — Il s'impatiente, je vais ouvrir.

La Femme. — En attendant, je vais prendre mon bain... et dans dix minutes, qu'il soit là ou non, je reviens.

L'Amant. — Entendu !

Il se dirige vers la porte.

La Femme, *l'arrêtant.* — Tu es content, hein, de me voir filer ?

L'Amant. — Je crains surtout qu'il s'en aille !

La Femme. — C'est bien ce que j'espère !

Nouveau coup de sonnette.

L'Amant, *riant.* — Tu perds ton temps, il est aussi tenace que toi !

La Femme. — Alors, tant pis ! Je me résigne. *(Elle gagne vivement la porte.)* Dis donc ?

L'Amant. — Quoi ?

La Femme. — Qu'est-ce qu'il fait dans la vie, ton ami ?

L'Amant. — La même chose que toi... de la vivisection !

La Femme. — Bouh ! quelle horreur !

Elle sort.

L'Amant, *refermant la porte.* — Seulement, lui au moins... il s'en rend compte !

Il ouvre rapidement l'autre porte, disparaît une seconde et reparaît presque aussitôt, suivi d'un homme d'environ trente-cinq ans, vêtu sans recherche, mais avec un certain confort.

Le Docteur. — Je ne te dérange pas trop ?

L'Amant. — Pas du tout. Entre donc !

Le Docteur. — J'ai dix minutes à te donner.

L'Amant. — Assieds-toi !

Le Docteur. — Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne va pas ?

L'Amant. — Non.

Le Docteur. — Quels symptômes ?

L'Amant. — Syncopes fréquentes... douleurs à la base du crâne... courbatures, mémoire défaillante...

Le Docteur. — Bigre !

L'Amant. — C'est grave ?

Le Docteur. — Je vais te dire ça. Il faut d'abord que je voie tes réflexes. Assieds-toi. *(L'Amant obéit, le Docteur sort de la poche de son pardessus un tout petit marteau à long manche, dont il tapote un instant les jambes et les bras de l'Amant.)* Pas brillants !... Voyons le cœur... *(Même jeu. Il sort de sa poche un petit cornet, l'applique sur la poitrine de l'Amant, écoute une seconde, penché, puis se redresse.)* Bien !... Tu n'as jamais senti de petits fourmillements sous la plante des pieds ?

L'Amant. — Si, quelquefois... mais très légers...

Le Docteur. — C'est bien ça !

L'Amant. — Alors ?

Le Docteur. — Tu ne crains pas la vérité ?

L'Amant. — Tu me la dois doublement, comme savant et comme ami.

Le Docteur. — Eh bien, mon vieux, tu es fourbu, il faut dételer.

L'Amant. — Quoi ?

Le Docteur. — Je ne sais pas ce que tu fabriques dans la vie, mais si tu continues à ce train c'est à bref délai la première attaque.

L'Amant. — Allons donc, à trente-huit ans !

Le Docteur. — L'âge ne fait rien à l'affaire !

L'Amant. — Mais, à part ces légers troubles, je ne me suis jamais senti si dispos !

Le Docteur. — Même en amour ?

L'Amant. — Surtout en amour !

Le Docteur. — Ce n'est pas une raison !

L'Amant. — Pourtant...

Le Docteur. — On peut se croire un vigoureux vainqueur et n'être qu'une simple proie. Chez toi les organes fonctionnent, mais la tête est touchée.

L'Amant, *très ému.* — Qu'est-ce que tu dis ?

Le Docteur. — La stricte vérité.

L'Amant. — Et... c'est irrémédiable ?

Le Docteur. — Non. Par exemple, il faut agir vite. Ton état est sérieux. Dans trois mois il peut être grave, et dans un an, désespéré.

L'Amant. — Quel remède ?

Le Docteur. — Un seul : le repos.

L'Amant. — Définitif ?

Le Docteur. — En tout cas prolongé.

L'Amant. — Maison de santé ?

Le Docteur. — Ça vaudrait mieux.

L'Amant. — J'en suis là ?

Le Docteur. — Oui.

L'Amant. — C'est épouvantable !

Le Docteur. — Non, tu peux t'en tirer, mais il faut les grands moyens.

L'Amant. — J'en suis là, moi, moi ?

Le Docteur. — Tu t'es fié à ta force. Elles t'ont dévoré vivant !

L'Amant. — Ah ! les garces, les garces !

Le Docteur. — Console-toi, tu n'es pas le seul... Don Juan lui-même a pris sa retraite !

L'Amant. — Oui, mais lui... c'était différent.

Le Docteur. — Qu'en sais-tu ? Au fond, le cloître et la maison de santé, ça se ressemble ! Il n'a peut-être été que leur plus illustre victime.

L'Amant. — Mais, bon Dieu, ça ne leur arrive donc pas à elles ?

Le Docteur. — Jamais ! Dans toute la nature et pour toutes les espèces sauf accident, la femelle survit au mâle.

L'Amant. — C'est effroyable !

Le Docteur. — Non, c'est logique. Le mâle donne, la femelle reçoit. C'est peut-être la conscience obscure d'une infime déchéance qui le fait triste après l'amour.

L'Amant. — Bref, je suis f... !

Le Docteur. — Mais non ! Ne te frappe pas ! Il est encore temps. Seulement, il n'est que temps !

L'Amant. — Tu ne dis pas ça pour m'endormir ?

Le Docteur. — Je t'ai promis la vérité.

L'Amant. — Je te crois.

Le Docteur. — Voilà ce que tu vas faire : avant tout, il faut t'arracher d'ici. Mon ami Brunschwig, le neurologue, vient d'ouvrir à Zurich une maison modèle où tu seras admirablement soigné. Tu vas y partir.

L'Amant. — Tu la connais ?

LE DOCTEUR. — J'en sors.

L'AMANT. — Comment, toi aussi ?

LE DOCTEUR. — Tu oublies que j'ai une clientèle presque exclusivement féminine.

L'AMANT. — Mon pauvre vieux !

LE DOCTEUR. — Accident du travail ! D'ailleurs, m'en voilà tiré !

L'AMANT. — Tu me rends l'espoir !

LE DOCTEUR. — Mais oui ! Tu verras. Ça s'arrange. Télégraphie à Brunschwig de ma part pour avoir une chambre, car elles sont rares. Sa maison est très fréquentée. Sept à huit mois de soins et de repos, tu seras retapé. Rien ne te retient ici ?

L'AMANT. — Rien.

LE DOCTEUR. — Pas de liaison ?

L'AMANT. — Si, naturellement, mais...

LE DOCTEUR. — Ancienne ?

L'AMANT. — Oui, assez.

LE DOCTEUR. — Aïe !

L'AMANT. — Je lui expliquerai, elle comprendra.

LE DOCTEUR. — Les femmes ne comprennent pas ces choses-là !... Tu l'aimes ?

L'AMANT. — Oui, mais je me préfère.

LE DOCTEUR. — Si tu ne pars pas seul, tu es fichu !

L'AMANT. — Je partirai seul.

LE DOCTEUR. — Tu feras bien... Voilà !

Il se lève pour prendre congé.

L'AMANT, *ému.* — Tu sais, mon vieux... merci !

LE DOCTEUR. — Ne me remercie pas ! J'aurais préféré te revoir en d'autres circonstances.

L'AMANT. — Ne parlons plus de moi, c'est réglé. Et toi, ça va ?

LE DOCTEUR. — Ça va... travail !

L'AMANT. — Toujours, alors ?

LE DOCTEUR. — Toujours.

L'AMANT. — Et... plus de femmes ?

LE DOCTEUR. — Ah ! non, fini ! Pour l'hygiène, oui !... Autrement... pas le temps !

L'AMANT. — Je comprends ça !

LE DOCTEUR. — Alors, pour toi, fais ce que je t'ai dit, joins Brunschwig, arrange tes affaires et pars !

L'AMANT. — Dès demain !

LE DOCTEUR. — Si tu as le temps, passe donc me dire au revoir au labo !

L'AMANT. — Je te le promets.

LE DOCTEUR. — A demain. Et, tu sais, tiens bon, hein ! Pas de faiblesse. Défends ta peau !

L'AMANT. — Sois tranquille ! *(Ils sont sortis. Un court silence, puis l'Amant rentre. Il est un peu fébrile, encore mal remis du choc qu'il vient de supporter.)* Il a raison... avant tout... Partir ! *(Il va rapidement au téléphone et décroche le récepteur.)* « Allô ! Allô ! Bonjour, mademoiselle... Oui... c'est moi... dites donc, vous allez être bien gentille... vous allez me demander Zurich... c'est ça... Oui, c'est très pressé... Combien ?... Un quart d'heure... Vous êtes un ange ! Vous me sonnerez ?... Merci... Ouf ! »

Il raccroche le récepteur, puis décroche à nouveau. A ce moment, la porte du fond s'ouvre et la Femme paraît en robe du soir.

LA FEMME. — Il est parti ?

L'AMANT. — Oui. *(A l'appareil.)* « Allô ! Central 27-75... Allô !... Les Wagons-lits ? Est-ce qu'il vous reste une place pour le rapide de Bâle, demain soir ? Oui... Un sleeping ?... Bien... Veuillez le réserver au nom de M. Prieur... C'est ça... Je la ferai prendre demain matin... Oui, une seule... Entendu. »

Il raccroche.

LA FEMME. — Comment, tu pars ?

L'AMANT. — Demain soir.

LA FEMME. — Où vas-tu ?

L'AMANT. — En Suisse.

LA FEMME. — Pour quoi faire ?

L'AMANT. — Je t'expliquerai ça.

LA FEMME. — Tu resteras longtemps ?

L'AMANT. — Je ne sais pas.

LA FEMME. — Tu ne m'as jamais parlé de ce voyage...

L'AMANT. — Il vient seulement de se décider.

LA FEMME. — Ah ! c'est ton ami qui...

L'AMANT. — Oui.

LA FEMME. — Et... tu ne m'emmènes pas ?

L'AMANT. — Non.

LA FEMME. — Pourquoi ?

L'AMANT. — C'est impossible.

LA FEMME. — Quand rentreras-tu ?

L'AMANT. — Je ne sais pas. Je te préviendrai.

LA FEMME. — Tu seras absent longtemps ?

L'AMANT. — J'espère que non.

LA FEMME. — C'est pour une affaire ?

L'AMANT. — Oui, une sacrée affaire !

LA FEMME. — Tu ne peux pas me dire ?

L'AMANT. — Non !

LA FEMME. — Ah !... *(Un temps.)* Tu n'as pas d'ennui ?

L'AMANT. — Aucun.

LA FEMME. — Alors, pourquoi fais-tu cette figure ?

L'AMANT. — Écoute, je t'en prie, laisse-moi réfléchir une seconde, veux-tu ? Je t'assure que j'ai en ce moment autre chose en tête que de répondre à un interrogatoire.

LA FEMME. — Bien !... Bien ! Tout de même, tu avoueras que c'est étrange !

L'AMANT. — Qu'est-ce qui est étrange ?

LA FEMME. — Mais ce départ subit ! Je te quitte il y a cinq minutes, tout allait bien. Tu étais charmant, content de vivre... Je reviens, tout est changé ! Non seulement tu pars pour je ne sais où, mais encore je te retrouve maussade, hargneux ; tu n'es pas à prendre avec des pincettes ! Si c'est ton ami qui te produit cet effet-là, il ferait mieux de rester chez lui !

L'AMANT. — Mon ami n'a rien à voir dans tout ça !

LA FEMME. — Tu pars seul ?

L'AMANT. — Naturellement... Pourquoi cette question ?

LA FEMME. — Pour rien...

L'AMANT. — Si tu as une idée... Dis-la !

LA FEMME. — Mais non... je t'assure...

L'AMANT. — Écoute, Annette, je t'en prie, quitte cet air de victime ! Tu n'imagines pas combien c'est agaçant !

LA FEMME. — Mais je ne te reproche rien, moi ! Tu es libre d'aller où tu veux !

L'AMANT. — On ne le dirait pas !

LA FEMME. — Mes questions t'énervent ?

L'AMANT. — Un peu, si tu veux le savoir !

LA FEMME. — Sans doute parce qu'elles te gênent.

L'Amant. — Quoi ?

La Femme. — Je sais très bien ce que je dis !

L'Amant. — Ah çà ! qu'est-ce que çà signifie, tout ça ?

La Femme. — Tu tiens à le savoir ?

L'Amant. — Ah ! oui, par exemple !

La Femme, *avec violence.* — Eh bien, ça signifie que tu t'apprêtes à aller rejoindre une femme !

L'Amant. — Moi ?

La Femme. — Oui, toi ! C'est visible à l'œil nu ! Ça se lit dans tes yeux !

L'Amant. — Ça, par exemple !

La Femme. — Et cette femme, c'est Mme Morin !

L'Amant. — Tu es complètement folle !

La Femme. — Mais ne mens donc pas, puisque je le sais. Tu te figures que je n'ai pas suivi votre manège quand nous l'avons conduite à la gare ! Tu lui as promis de la rejoindre là-bas ! C'est clair comme le jour !

L'Amant. — Ah ! je te jure bien que tu ne risques rien ! Ni elle non plus !

La Femme. — Alors pourquoi tout ce mystère ? Pourquoi ne m'emmènes-tu pas ?

L'Amant. — Parce qu'il faut que je sois seul.

La Femme. — Comment, il faut ?

L'Amant. — L'ami qui sort d'ici est mon docteur. Il me conseille une cure de repos !

La Femme. — Allons donc ! Prétexte ! Je ne suis pas dupe !

L'Amant. — Je t'assure...

La Femme. — En admettant que tu sois un peu déprimé et qu'un peu de repos te fasse du bien, ce n'est pas une raison pour me laisser là ! Non, non, il y a autre chose !

L'Amant. — Mais rien du tout !

La Femme. — A d'autres ! Tu comprends, je ne suis tout de même pas une enfant ! Ou bien tu pars pour une raison que tu ne veux pas me dire et j'ai le droit d'en penser ce que je veux, ou bien tu t'en vas sans raison précise, simplement pour changer de place, et, dans ce cas, tu me fuis. C'est clair !

L'Amant. — Et quand cela serait ?

La Femme. — Quoi ?

L'Amant. — Si, au lieu d'aller me livrer comme tu le crois à des orgies clandestines, je n'éprouvais qu'un immense besoin de paix ?

La Femme. — Toi ?

L'Amant. — Oui, moi.

La Femme. — Tu veux me quitter !

L'Amant. — Mais non ! Je t'aime infiniment ! Seulement la vie que tu nous fais mener n'est ni bonne ni normale !

La Femme. — Ce n'est pas normal de s'aimer ?

L'Amant. — Pas à ce point-là !

La Femme. — Eh bien, changeons d'existence, j'y suis prête.

L'Amant. — Trop tard !

La Femme. — Julien, tu es las de moi !

L'Amant. — Mais non !

La Femme. — Ah ! tu en as trop dit ! Je t'en supplie, explique-toi ! Je veux savoir ! J'en ai le droit !

L'Amant. — Ne dramatisons pas ! C'est très beau de s'aimer, et tu m'en vois ravi. Seulement, à la longue, ça finit par agir sur la santé.

La Femme. — Sur la santé ?

L'Amant. — Oui, mes vertiges, mes malaises ne sont pas naturels. Après m'avoir examiné, mon docteur me conseille d'aller me reposer quelque temps. Voilà tout !

La Femme. — C'est vrai ça ?

L'Amant. — C'est la pure vérité !

La Femme. — Tu le jures ?

L'Amant. — Mais oui !

La Femme. — Tu pars uniquement parce que tu es malade ?

L'Amant. — Hélas ! oui.

La Femme. — Ah ! mon chéri, que je suis contente !

L'Amant. — J'en suis bien aise !

La Femme. — J'ai eu si peur que tu ne m'aimes plus !

L'Amant. — Tu vois que c'est beaucoup moins grave !

La Femme. — Comment, moins grave ?... Ah ! mais non !... Toi malade, en danger peut-être !... C'est épouvantable !

L'Amant, *conciliant.* — N'exagérons rien ! Je ne suis pas à l'article de la mort !

La Femme. — Si, si, tu es touché ! D'ailleurs, je m'en doutais. Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ne me dis-tu pas tout ?... Tu me caches quelque chose ! Qu'a dit le docteur ?... Mais parle ! voyons, parle !... Tu vois bien que je ne vis plus !

L'Amant. — J'ai tout simplement besoin de solitude et de repos. Comprends-tu ?

La Femme. — Si je comprends !... Mon amour !... Mais je crois bien ! Il faut absolument te soigner ! Et tout de suite ! Nous verrons mon docteur demain !

L'Amant. — Ton docteur ? Pourquoi faire ?

La Femme. — Eh bien, pour qu'il t'examine !

L'Amant. — A quoi bon ? Le mien sort d'ici.

La Femme. — Le tien, le tien, je ne le connais pas !

L'Amant. — J'ai confiance en lui.

La Femme. — Dans ces cas-là, il vaut mieux en voir plusieurs.

L'Amant. — Mais...

La Femme. — Et puis veux-tu que je te dise, moi ? Eh bien, ce départ précipité, cette idée de t'envoyer au loin tout seul... tout cela ne m'inspire pas grande confiance. Je serai plus tranquille quand nous aurons vu mon médecin.

L'Amant. — Je t'assure que c'est complètement inutile !

La Femme. — Pour me faire plaisir !

L'Amant. — Mais non, je n'ai aucune raison de...

La Femme. — Ah ! tu ne vas pas commencer à être négligent !

L'Amant. — Mais je ne suis pas négligent !

La Femme. — Si ! Il ne faut pas plaisanter avec la maladie, tu sais !

L'Amant, *sérieux.* — Je n'en ai guère envie !

La Femme. — Raison de plus ! Moi je tiens trop à toi pour te laisser faire des bêtises !

L'Amant. — Ecoute...

La Femme. — Non ! D'abord tu es malade, tu n'as pas voix au chapitre !

L'Amant. — Tout de même, tu me permettras bien de dire...

La Femme. — Rien du tout ! Laisse-moi faire ! Je vais te soigner, moi !

L'Amant. — Tu es bien gentille, mais...

La Femme. — Et pour commencer, au lieu d'aller nous fatiguer ce soir au théâtre ou dans les boîtes de nuit, nous allons nous coucher bien tranquillement...

L'Amant. — Comment, tu veux...

La Femme. — Parfaitement ! Et au lieu d'aller t'enfermer au diable, tout seul, dans une maison triste où tu seras soigné par des domestiques, si mon docteur est également d'avis que tu doives quitter Paris, nous irons dans le Midi, tous les deux ! Là, je te garantis bien qu'en deux mois tu seras d'aplomb.

L'Amant. — Je n'en doute pas, mais...

La Femme. — Oui... je sais. Tu penses qu'il m'est difficile de quitter Paris à cause de ma fille, de mes obligations mondaines !... Eh bien, dis-toi que rien n'existe pour moi en dehors de toi. Je te suivrais au bout du monde si c'était nécessaire ! Ne t'inquiète pas, je m'arrangerai ! D'ailleurs, au pis aller, je t'installerai dans une maison aux environs de Paris, il y en a de très bien. Et je pourrai aller t'y voir tous les jours !

L'Amant. — Mais enfin tu me parles comme à un enfant. Tu me parais confondre ! Je suis fatigué, mais je ne suis pas gâteux !

La Femme. — Tu n'es surtout pas raisonnable !

L'Amant. — Quoi ?

La Femme. — Je te connais ! Seul, tu ne te soigneras pas. Je serai plus tranquille si je te sais près de moi.

L'Amant. — Enfermé ! Bouclé dans une chambre où je ne pourrai, bien entendu, recevoir que ta visite, n'est-ce pas ?

La Femme. — Oui...

L'Amant. — Où tu pourras contrôler à loisir mes moindres actes, mes plus petites pensées... Hein ?...

La Femme. — Pourquoi pas !

L'Amant. — Evidemment, ce serait charmant ! Tu m'apporterais les nouvelles du dehors ! Tu me lirais les journaux en les pimentant des derniers potins...

La Femme. — Oui...

L'Amant. — Tu suivrais jour par jour sur mon visage la marche de la déchéance ou les progrès de la guérison...

La Femme. — Mais...

L'Amant. — Tu serais toute la journée intéressante et maternelle ! Et puis, le soir venu, en t'en retournant vers Paris, bien calée sur les coussins de la voiture, tu penserais à moi très tendrement et tu te dirais tout bas avec un petit frisson d'orgueil : « Pauvre chéri, tout de même ! Dire que c'est moi qui l'ai conduit là ! »

La Femme. — Qu'est-ce que tu dis ?

L'Amant. — La vérité !

La Femme. — Tu prétends que je suis responsable de ce qui t'arrive ?

L'Amant. — Parfaitement !

La Femme. — Moi ! C'est moi qui t'ai conduit là !

L'Amant. — Oui, c'est toi !

La Femme. — Ça, par exemple !

L'Amant. — Et, à ton insu, tu espères bien en profiter !

La Femme. — Mais ce que tu dis là est abominable !

L'Amant. — Ce qui est abominable, c'est que, non contente de m'avoir esquinté, tu essaies encore d'en tirer parti.

La Femme. — C'est toi qui parles ainsi !

L'Amant. — Que n'ai-je parlé plus tôt !

La Femme. — Julien, tu ne m'aimes plus !

L'Amant. — Si ! Mais pas au point de te permettre de disposer de ma vie !

La Femme. — Tu vois bien !

L'Amant. — Il me suffit largement que tu l'aies mise en danger !

La Femme. — Moi ? Mais tu es fou !

L'Amant. — Non, je l'étais !

La Femme. — En m'aimant ?

L'Amant. — En t'aimant comme je l'ai fait !

La Femme. — Tu as le cynisme de me reprocher tes caresses !

L'Amant. — J'ai le bon sens d'en regretter l'imprudence !

La Femme. — Est-ce ma faute à moi si tu n'es qu'un débauché !

L'Amant. — Est-ce la mienne s'il m'a fallu l'être pour te conquérir !

La Femme. — Je ne t'en demandais pas tant !

L'Amant. — Tu ne t'en plaignais pas !

La Femme. — Tu te trompes ! Ce n'est pas par les sens que tu m'as conquise, c'est par ta tendresse !

L'Amant. — Vraiment !

La Femme. — C'est peut-être moi qui t'ai supplié d'être ta maîtresse ?

L'Amant. — Non ! Mais si, au lieu de devenir ton amant, je m'étais contenté de faire des phrases, il y a beau temps que tu serais dans les bras d'un autre !

La Femme. — Plains-toi donc d'avoir été trop aimé !

L'Amant. — J'aurais souhaité plus de mesure !

La Femme. — Si j'exagérais, il fallait m'avertir !

L'Amant. — Un homme ne peut pas dire ces choses-là !

La Femme. — Eh bien, les femmes les ignorent !

L'Amant. — Allons donc, elles font semblant !

La Femme. — Oh ! c'est trop injuste, à la fin ! D'abord, dans tout ça, ce n'est pas moi qui suis fautive, c'est toi !

L'Amant. — Moi !

La Femme. — Parfaitement ! C'est ton imbécile vanité !

L'Amant. — Ma vanité ?

La Femme. — Oui, ta vanité, ton stupide orgueil de mâle ! En me prouvant ton amour, ce n'est pas à moi que tu pensais ! Tu ne cherchais qu'à t'épater toi-même ! Egoïste !

L'Amant. — Tu oses parler d'égoïsme ! Qu'est-ce que je dirais du tien !

La Femme. — Du mien ? Tu n'as rien à me reprocher !

L'Amant. — Ose donc dire qu'en ce moment tu ne préférerais pas me voir mort que libre et heureux loin de toi ?

La Femme. — Naturellement, parce que, moi, je t'aime !

L'Amant. — Oui ? Eh bien, moi, l'amour, j'en ai par-dessus la tête, comprends-tu ? J'aime mieux ma peau !

La Femme. — Laisse-moi donc et occupe-toi d'elle tout seul !

L'Amant. — C'est ce que je vais faire !

La Femme. — Quand je pense que j'étais assez bête pour m'attendrir ! J'étais prête à tout quitter pour te soigner, pour te défendre ! Je croyais que tu avais besoin de ma tendresse ! Ah ! bien oui, quelle dinde j'étais !

L'Amant. — Tu étais simplement trop pressée !

Je suis encore assez valide pour décider de mes affaires !

LA FEMME. — Fais donc ce que tu voudras ! Après tout, je ne sais pas pourquoi je m'en mêle ! Tu n'es pas intéressant ! Tu as voulu crâner, tu es puni, tu n'as que ce que tu mérites !

L'AMANT. — Ma seule récompense sera d'avoir entendu ça !

LA FEMME. — Quant à m'en rendre responsable, c'est une infamie et une lâcheté ! Je connais bien des hommes qui souhaiteraient d'être à ta place !

L'AMANT. — Ah ! qu'ils la prennent, je la leur cède !

LA FEMME. — Qu'est-ce que tu dis ?

L'AMANT. — Et de grand cœur !

LA FEMME. — Julien !

L'AMANT. — Et je leur souhaite bien de la gaîté !

LA FEMME. — Tu penses vraiment ce que tu dis ?

L'AMANT. — Ah ! mon Dieu, oui ! Mais, Seigneur, qu'est-ce que j'ai donc fait au Ciel pour être aimé comme ça ?

LA FEMME. — Ah ! tu es un fameux goujat !

L'AMANT. — Je suis ce que je suis ! Et pardessus tout un homme harassé qui défend sa vie !

LA FEMME. — Tu mériterais une belle leçon !

L'AMANT. — Celle que je reçois me suffit !

LA FEMME. — Tu crânes parce que tu sais bien que je t'aime trop pour te tromper !

L'AMANT. — Mais fais-le ! Je t'en supplie, fais-le ! Et laisse-moi me guérir tranquille !

LA FEMME. — Si je te prenais au mot...

L'AMANT. — Mais n'hésite donc pas ! Qu'est-ce qui t'arrête ?

LA FEMME. — Je ne pourrais pas.

L'AMANT. — Et dire qu'il y a des gens qui pleurent parce qu'ils sont cocus !

LA FEMME. — Oh ! c'est lâche, c'est honteux ce que tu fais là !...

Elle fond en larmes.

L'AMANT. — Les larmes, à présent ! C'est complet !

LA FEMME. — C'est ça, reproche-moi aussi la peine que tu me fais !

L'AMANT. — Ah ! quelle misère !

LA FEMME, *dans les larmes.* — Et dire que, malgré tout, je t'aime encore !

L'AMANT. — Ce sont des choses qu'on ne fait pas exprès !

LA FEMME. — Puisque tu crois que je suis néfaste, il vaut mieux nous séparer tout à fait.

L'AMANT. — Il n'en est pas question !

LA FEMME. — Si ! Je ne veux être ni un danger, ni une gêne dans ta vie !

L'AMANT. — Tu n'es ni l'un, ni l'autre, mais...

LA FEMME. — Je t'aime assez pour m'effacer si tu le juges nécessaire... Oh ! ce sera dur... mais j'aurai le courage de le faire ! Ainsi, tu vois... tu n'as qu'à parler.

Les sanglots l'étouffent.

L'AMANT. — Annette ! Voyons, Annette !

LA FEMME, *pleurant.* — C'est que, vois-tu, je t'aime tant ! Plus que ma fille, plus que moi, plus que tout ! Si je te perds, que veux-tu que je devienne, moi ?

L'AMANT, *adouci.* — Mais tu ne me perds pas !

LA FEMME, *pleurant.* — Si tu n'es pas là, ma vie n'a pas de raison d'être !

L'AMANT. — Mais si, tu verras...

LA FEMME, *pleurant.* — Non, non !... Évidemment, c'est toi qui as raison... Tout ce que je t'ai dit tout à l'heure était bien bête... Mais, comprends-tu, j'avais tant de peine à te voir partir loin de moi ! Tout seul ! Sans moi ! Je cherchais n'importe quel expédient ! Quand je pense que je ne te verrai plus tous les jours... ici... chez nous... où nous nous sommes tant aimés !

Elle fond en larmes de plus belle.

L'AMANT, *désarmé.* — Mon pauvre petit !

LA FEMME. — Ça, je n'en ai pas le courage ! Et puis, tu as été si dur, oh ! si injuste !

L'AMANT. — Mes paroles ont dépassé ma pensée.

LA FEMME. — Comment peux-tu imaginer que c'est moi qui... Oh ! pourtant, Julien, rappelle-toi...

L'AMANT. — Oui... j'ai été brutal, c'est entendu !

LA FEMME. — Oh ! oui, tu m'as fait mal !...

Sanglots.

L'AMANT. — Mon entrevue avec ce médecin m'avait bouleversé.

LA FEMME. — Ce n'est pas une raison pour me traiter comme tu l'as fait !

L'AMANT. — Non, évidemment.

LA FEMME. — Je n'aurais jamais cru que tu puisses penser des horreurs pareilles !

L'AMANT. — Dans la colère, on dit des choses qu'on ne pense pas.

LA FEMME. — En attendant, on les a dites !

L'AMANT. — Je te demande de les oublier.

LA FEMME. — Tu sais bien que si j'avais pu me douter... Je tiens trop à toi pour te pousser à une imprudence !

L'AMANT. — Mais oui. Je te demande pardon, là !

LA FEMME. — Alors, vraiment, tu pars ?

L'AMANT, *confus.* — Hélas ! il faut bien...

LA FEMME. — J'irai te conduire à la gare.

Sanglots convulsifs.

L'AMANT. — Annette ! Voyons, mon petit, calme-toi !

LA FEMME, *pleurant.* — Pourquoi faut-il que je t'aime tant ?

L'AMANT. — Écoute... Je reverrai demain mon docteur.

LA FEMME. — Non, non, pars ! Après, tu m'en voudrais ! Je ne veux pas que tu te sacrifies !

L'AMANT. — Tu n'es pas responsable de ce qu'il me dira !

LA FEMME. — Non, Julien, il faut que tu te reposes.

L'AMANT. — Mais si pour mon état le Midi vaut la Suisse ?

LA FEMME. — Si le docteur t'a indiqué la Suisse, c'est qu'il a ses raisons.

L'AMANT. — Eh bien, nous verrons le tien.

LA FEMME. — Pourquoi, puisque le tien sort d'ici ?

L'AMANT. — Dans ces cas-là il vaut mieux en consulter plusieurs.

LA FEMME. — Fais absolument comme tu l'entendras !

L'AMANT. — Ça ne te plairait pas de passer deux mois dans le Midi avec moi ?

LA FEMME. — Si, mais ça ne serait pas raisonnable.

L'AMANT. — Pourquoi, si l'on m'y autorise ? Je ne suis tout de même pas à huit jours près ! En attendant, sais-tu ce que nous allons faire ?

LA FEMME. — Quoi donc ?

L'AMANT. — Un bon petit dîner tous les deux ! Ça nous remettra d'aplomb. Hein ? Qu'est-ce que tu en dis ?

LA FEMME, *mi-sourire, mi-pleurs.* — Tu es complètement fou !

L'AMANT. — Allons donc, c'est la sagesse ! Nous aurons bien le temps de me soigner après ! C'est dit ? On sort ?

LA FEMME. — Quel gosse tu fais !

L'AMANT. — Tu ne m'en veux plus ?

LA FEMME. — Je suis bien trop bête !

L'AMANT. — Pourquoi ?

LA FEMME. — Pardi, parce que je t'aime !

L'AMANT. — C'est donc vrai ?

LA FEMME. — Tu le sais bien !

L'AMANT. — Tant que cela ?

LA FEMME. — Plus que tu ne le mérites, bien sûr !

L'AMANT. — Ma chérie...

Il l'embrasse.

LA FEMME. — Tu vas encore dire que c'est moi qui ne suis pas sérieuse !

L'AMANT. — Veux-tu te taire ! Je te plais ?

LA FEMME. — Cette question !

L'AMANT. — Alors, embrasse-moi !

LA FEMME. — Et le docteur ?

L'AMANT. — Ah ! fiche-moi la paix ! Veux-tu m'embrasser, oui ou non ?

LA FEMME. — C'est bien pour t'obéir.

Etreinte.

L'AMANT. — Tout à l'heure, j'étais affolé de te voir tant de peine !

LA FEMME. — Méchant ! Tu m'aimes donc un peu ?

L'AMANT. — Beaucoup trop ! *(Etreinte.)* C'est fini, on n'en parlera plus ?

LA FEMME. — Jamais !

L'AMANT. — Où va-t-on, ce soir ?

LA FEMME. — Où tu voudras.

L'AMANT. — Nous déciderons en route. Je vais m'habiller. Tu es prête ?

LA FEMME. — Oui.

L'AMANT. — Je reviens.

Il sort.

LA FEMME. — Ouf ! ça n'a pas été sans peine ! *(Elle tire d'un petit sac posé sur la table sa houppette à poudre, son bâton de rouge, une minuscule glace de poche et efface sur son visage la trace des larmes. Examen. Sourire satisfait.)* Là ! Maintenant... *(Coup d'œil et mouvement de tête vers la porte qui signifie : « A nous deux ! » Soudain le téléphone retentit. La Femme regarde dans sa direction avec un œil mauvais, puis marche sur l'appareil comme sur un adversaire.)* « Allô !... Quoi ? Zurich ?... Ah ! oui... Eh bien, vous pouvez annuler... Oui, mademoiselle, annulez ! C'est inutile. M. Prieur a changé d'avis. »

Elle raccroche le récepteur avec un sourire triomphant. L'image fond dans le flou. Le rideau formant le fond du cimetière se referme.

SEPTIÈME TABLEAU

Le cimetière. Même décor qu'au début de la pièce. Le Troisième Défunt achève son récit. Les deux autres l'écoutent dans les attitudes qu'ils avaient à la fin du cinquième tableau.

TROISIÈME DÉFUNT. — Le lendemain, je ne suis pas parti davantage...

PREMIER DÉFUNT. — Et l'on vous a conduit ici ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Trois mois plus tard.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Quelle résistance !

TROISIÈME DÉFUNT. — J'étais solide !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Elle a dû vous regretter !

TROISIÈME DÉFUNT. — C'est possible.

PREMIER DÉFUNT. — Pas longtemps !

Un petit silence.

DEUXIÈME DÉFUNT. — En somme, nous n'avons pas eu de chance ! Moi j'ai essayé de l'atteindre par le cœur...

PREMIER DÉFUNT. — Moi par l'argent...

TROISIÈME DÉFUNT. — Moi par les sens...

DEUXIÈME DÉFUNT. — Elle ne m'a pas compris.

PREMIER DÉFUNT. — Elle m'a fait cocu !

TROISIÈME DÉFUNT. — Et moi elle m'a enterré !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Evidemment, c'est troublant !

PREMIER DÉFUNT. — Oui !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Oui !

TROISIÈME DÉFUNT. — Oui !

Un silence.

PREMIER DÉFUNT. — Le plus terrible, c'est qu'elle nous a peut-être aimés tous les trois !

DEUXIÈME DÉFUNT. — C'est égal... si c'était à refaire !...

PREMIER DÉFUNT. — Ça vous tenterait, vous, de recommencer ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Oui !

PREMIER DÉFUNT. — Eh bien, vous avez du courage !

DEUXIÈME DÉFUNT. — J'ai surtout une revanche à prendre !

PREMIER DÉFUNT. — N'en croyez rien ! Ça finirait de la même façon !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Que non !

PREMIER DÉFUNT. — Qu'est-ce que vous feriez ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — D'abord, je ne choisirais pas la même femme !

PREMIER DÉFUNT. — Etes-vous sûr qu'avec une autre vous auriez plus de chance ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Je l'espère !

PREMIER DÉFUNT. — Ça n'est pas certain !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Avouez tout de même que la vôtre était exceptionnelle !

PREMIER DÉFUNT. — Peut-être moins que vous ne croyez !

DEUXIÈME DÉFUNT, *au Troisième Défunt.* — Dites-moi, vous qui avez eu beaucoup de femmes ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Eh bien ?

DEUXIÈME DÉFUNT. — Est-ce qu'elles sont toutes comme celle-là ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Quelques-unes...

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et les autres ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Ça dépend de l'homme qu'elles trouvent en face d'elles !... Si c'est un as, elles y laissent jusqu'à leur peau... Seulement les champions sont rares !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Je crois qu'à présent j'en serais un !

TROISIÈME DÉFUNT. — C'est plus difficile qu'on ne pense !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Ça ne vous dirait rien de rentrer dans la vie ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Non ! Ou alors il faudrait que je sois bien sûr de leur faire payer en une fois tout ce que celle-là m'a fait subir ! Et dame...

PREMIER DÉFUNT. — Oui... Il y a peu de chance...

TROISIÈME DÉFUNT. — Bien peu !

PREMIER DÉFUNT. — Bah ! Consolons-nous ! Votre fils s'en chargera peut-être !

TROISIÈME DÉFUNT. — Hélas ! Non, je n'ai eu qu'une fille !

PREMIER DÉFUNT. — Avec ma femme ?

TROISIÈME DÉFUNT. — Oui.

PREMIER DÉFUNT. — Alors, en ce qui nous concerne, c'est sans espoir !

TROISIÈME DÉFUNT. — Ma foi, j'aime autant ! Si j'avais un fils, je serais trop inquiet sur son compte !

PREMIER DÉFUNT. — Je comprends ça !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Pourtant, qui sait ? L'un de nous aurait peut-être la veine de rencontrer enfin la femme idéale !

PREMIER DÉFUNT. — Non.

DEUXIÈME DÉFUNT. — Pourquoi pas ?

PREMIER DÉFUNT. — Parce qu'elle n'existe pas ! Au fond, nous usons notre vie amoureuse à ne courir qu'après nous-mêmes ! La femme idéale, celle que nous pourchassons à travers toutes les autres sans la rencontrer jamais, c'est tout simplement l'image de celle que nous aurions pu être !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et les autres, celles que nous aimons ?

PREMIER DÉFUNT. — Des glaces ! C'est nous que nous aimons à travers elles ! D'ailleurs, elles en font autant de leur côté !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Vous êtes sûr ?

PREMIER DÉFUNT. — Mais oui. L'exaltation qui unit le couple avant l'étreinte ? La déception qui le désunit après ? Une double gigue devant un miroir, pas autre chose !... L'évasion toujours ratée de deux réclusionnaires à perpétuité !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Je comprends qu'elles nous haïssent !

PREMIER DÉFUNT. — Au moins autant qu'elles nous déçoivent !

TROISIÈME DÉFUNT. — Et ce n'est pas peu dire !

PREMIER DÉFUNT. — Elles se servent de nous sans jamais se satisfaire complètement, parce que c'est impossible ; nous nous servons d'elles dans le même but, sans y parvenir davantage ; et chacun rejette éternellement sur l'autre la responsabilité de l'échec ! Voilà !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Quelle misère !

PREMIER DÉFUNT. — Bah ! Il faut en prendre son parti, c'est comme ça !

Un silence.

TROISIÈME DÉFUNT. — D'ailleurs, en ce qui nous concerne, c'est sans importance ! Qu'est-ce que ça peut bien nous faire puisque, de toute façon, nous n'en sommes plus !

PREMIER DÉFUNT. — C'est juste !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Et rassurant !

TROISIÈME DÉFUNT. — Allons dormir !

PREMIER DÉFUNT. — Bonsoir !

DEUXIÈME DÉFUNT. — Bonsoir ! Je vais rêver que je ressuscite !

TROISIÈME DÉFUNT. — Dieu m'en garde ! J'ai horreur des cauchemars !

Ils vont disparaître dans leurs tombes. Soudain une très vieille dame entre timidement venant de droite. Elle est vêtue de noir. Un voile lui cache le visage qu'on devine très pâle, encadré de cheveux blancs. Apercevant les trois défunts qui se sont immobilisés, surpris, la vieille femme pousse un léger cri d'étonnement.

LA FEMME. — Oh !... Pardon !

Elle se détourne vivement et sort sans se retourner. Les trois défunts se regardent, effarés.

LE MARI. — Ça, par exemple ! Vous parliez de cauchemar !

L'AMANT. — Eh bien ?

LE MARI. — Comment ? Vous ne l'avez pas reconnue !... C'est elle...

L'AMANT. — Elle ?

LE MARI. — Ah ! J'en mettrais ma main au feu...

LE MARIN. — Qu'est-ce que vous dites ?

L'AMANT, *incrédule.* — Voyons ! C'est impossible... Les vivants dorment encore !... Toutes les portes sont fermées...

LE MARIN. — Il ne vient pas de visiteurs à cette heure-ci !

LE MARI. — A moins qu'elle ne soit...

LE MARIN. — ... dans notre cas ?

LE MARI. — Dame !... Il a bien fallu que ça lui arrive un jour... à elle aussi !

L'AMANT. — Evidemment ! J'avoue que je n'y avais pas songé !

LE MARIN. — Moi non plus !

LE MARI. — Moi j'y ai pensé quelquefois... avec effroi !

L'AMANT. — Hé bien !... ça va être gai !

Un silence. Ils réfléchissent.

LE MARI. — Qu'est-ce qu'on fait ?

L'AMANT. — Rien... Que voulez-vous qu'on fasse ?

LE MARIN. — Elle n'avait pas l'air enchantée de nous revoir...

L'AMANT. — Dame, elle doit être un peu gênée !

LE MARI. — Je comprends ça ! Pour ma part, je n'ai aucune envie de la rencontrer !

L'AMANT. — Moi non plus !

LE MARIN, *à regret.* — Moi non plus ! *(Un temps. Doucement :)* Au fond, nous sommes peut-être injustes envers cette femme !

LE MARI. — Quoi ?

L'AMANT. — Qu'est-ce qu'il vous prend ?

LE MARIN. — Rien ! Je pense simplement qu'elle aussi a pu être déçue par nous, sans que nous nous en doutions !

LE MARI. — Allons donc !

L'AMANT. — Vous plaisantez !

LE MARIN. — Non !... Maintenant que la vie ne l'entraîne plus, elle a peut-être acquis de la pondération... de la sérénité ?

L'AMANT. — Ça m'étonnerait !

LE MARI. — Moi aussi !

LE MARIN, *attendri.* — Je suis certain qu'elle est devenue ce qu'il y a de plus doux... de plus inoffensif au monde : une vieille dame !

L'AMANT. — Hum ! Je me méfie !

LE MARI. — J'aime mieux le croire que d'y aller voir !

LE MARIN. — Elle a peut-être des regrets ?

L'AMANT, *sévère.* — Vous voulez dire : des remords !

LE MARI. — Après tout, c'est possible !

LE MARIN. — Ce serait rudement réconfortant !

LE MARI. — Je serais curieux de savoir ce qui a bien pu la conduire ici !

L'AMANT. — L'âge.

Un silence. Ils évitent de se regarder.

LE MARIN. — Alors ? Je vais la chercher ?

L'AMANT. — Voulez-vous mon avis ? Nous sommes trois imbéciles !

LE MARI. — Pourquoi ?

L'AMANT. — Parce que nous sommes incurables... Au fond nous avons beau avoir été étrillés tous les trois, nous nous acharnons avec une obstination de maniaques, et contre tout bon sens, à espérer que cette femme est différente de ce qu'elle est en réalité !

LE MARIN. — Pas du tout ! Qui vous dit qu'elle n'a pas changé ?

L'AMANT. — Un poirier, même centenaire, ne donne jamais que des poires... Nous nous préparons une nouvelle kyrielle d'embêtements, je vous en avertis... A présent, faites ce que vous voudrez ! Je m'en lave les mains...

Il leur tourne le dos. Le Marin et le Mari se regardent. Le Mari a un geste évasif et gêné.

LE MARIN, *avec décision.* — J'y vais...

Il sort rapidement.

L'AMANT, *avec désolation, au Mari.* — Ce garçon est vraiment enragé ! On commençait à être un peu tranquilles ! Et ça va recommencer pour l'Eternité !

LE MARI, *riant.* — Bah ! Quel mal voulez-vous qu'elle nous fasse à présent ! *(L'Amant ne répond pas. Il hausse les épaules. Le Mari remonte vers le fond, regardant dans la direction par laquelle est sorti le Marin.)* Ils ne reviennent pas !... Qu'est-ce qu'ils font donc ?

L'AMANT. — Elle ne veut peut-être pas venir ?

LE MARI, *indigné.* — Ça, ce serait un comble !

L'AMANT. — Chut ! Les voilà !

La Femme et le Marin paraissent à droite. La Vieille Dame est en train de dire d'une voix acide :

LA FEMME. — Mais non !... Je vous assure !... A quoi bon cette entrevue... Elle ne peut qu'être désagréable à tout le monde...

LE MARIN, *insistant gentiment.* — N'en croyez rien !... Ils seront enchantés !...

LA FEMME, *soupirant.* — Enfin ! Comme vous voudrez !... Mais c'est bien pour leur faire plaisir ! *(Le Marin et la Femme rejoignent le Mari et l'Amant, groupés tous les deux à gauche. Le Marin et la Femme s'arrêtent. Il y a un petit moment de gêne. Tous se regardent en silence. Puis la Femme dit froidement au Mari:)* Bonjour, Henri...

LE MARI, *digne.* — Bonjour, Annette...

LA FEMME. — Tu vas bien ?

LE MARI. — Pas mal, merci... et toi ?

LA FEMME. — Moi je vais bien...

LE MARI. — Tant mieux...

Silence gêné. La Femme se tourne vers l'Amant.

LA FEMME. — Tiens ! Vous êtes là... aussi !

L'AMANT. — Vous voyez !

LA FEMME. — Bonjour !

L'AMANT, *froid.* — Bonjour !

Nouveau silence.

LA FEMME, *au Mari.* — Tu désirais me parler ?

LE MARI. — Non... *(Montrant les deux autres.)* Ce sont ces messieurs...

LA FEMME, *à l'Amant.* — Ah ! C'est vous... qui...

L'AMANT, *avec ironie, montrant le Marin.* — Non ! C'est Monsieur ! Mais je suis persuadé que nous sommes aussi contents l'un que l'autre de nous revoir... n'est-ce pas ?

LA FEMME, *froidement.* — Vous croyez ? Vous avez la mémoire courte ! *(Elle soupire.)* Ne parlons pas du passé, cela vaudra mieux !

Elle frissonne.

L'AMANT. — Qu'avez-vous ?

LE MARIN. — Un malaise ?

LA FEMME, *souriant au Marin.* — J'ai un peu froid... J'ai laissé mon écharpe... là-bas... sur le banc...

LE MARIN, *avec élan.* — Je cours la chercher.

Il sort précipitamment.

LA FEMME, *aux deux autres.* — Il est aimable, ce jeune homme !... Bien élevé !... Qui est-ce ?

LE MARI, *effaré.* — Comment : tu ne l'as pas reconnu ?

LA FEMME, *candide.* — Non !

LE MARI. — C'est le marin !

LA FEMME, *de même.* — Quel marin ?

LE MARI. — Ton petit cousin de Brest...

LA FEMME. — De Brest ?

LE MARI. — Oui ! Ton ancien fiancé !

LA FEMME, *avec une surprise amusée.* — Pas possible !... Mais il est charmant !

L'AMANT, *ironique.* — Il est temps de vous en apercevoir !

LA FEMME, *riant, au Mari.* — Ce qu'on est bête tout de même quand on est jeune ! Je ne sais vraiment pas pourquoi je ne l'ai pas épousé !

LE MARI, *vexé.* — Tu aurais bien dû le faire !

L'AMANT, *sévère.* — Cela aurait sans doute empêché ce garçon de se tuer pour vous !

LA FEMME, *effarée.* — Qu'est-ce que vous dites ?

LE MARI. — La vérité ! Il s'est suicidé après ton refus ! C'est lui-même qui nous l'a raconté !

LA FEMME, *avec une légère compassion.* — Pauvre petit ! si jeune ! quel malheur !... Je ne m'en doutais pas du tout, vous savez... On ne m'a rien dit à l'époque !... Oh ! je suis vraiment désolée !

L'AMANT, *sévère.* — Il est un peu tard pour vous attendrir !

LA FEMME, *à l'Amant.* — Vous ! taisez-vous ! Vous ne comprenez rien au sentiment !

Le Marin revient portant l'écharpe qu'il tend à la Femme.

LE MARIN, *timidement.* — Voici, madame...

LA FEMME, *avec compassion.* — Mon pauvre enfant !... Qu'est-ce que j'apprends !... C'est moi qui vous ai conduit ici !

LE MARIN, *souriant gentiment.* — Oui, madame !

LA FEMME, *avec sincérité.* — Quelle folie ! Pourquoi avoir fait une chose pareille !

LE MARIN. — J'aimais... madame !

LA FEMME. — Vous aimiez ! Vous aimiez ! Est-ce une raison pour se supprimer, voyons !... A votre âge... Enfin... à l'âge que vous aviez !

LE MARIN. — Que vouliez-vous que je fasse d'autre ? Puisque vous m'aviez repoussé...

LA FEMME. — Qu'il est gentil !... Mais il y avait

mille choses à faire, mon enfant ! D'abord il ne fallait pas me demander mon avis ! Puisque vous teniez tant à moi, il fallait me prendre dans vos bras et m'emmener de force... sans attendre !... A l'instant même !

LE MARIN, *ébahi.* — De force !

LA FEMME. — Mais oui ! J'aurais peut-être un peu pleurniché pour la forme... au fond, j'aurais été ravie !

LE MARI, *au Marin.* — Qu'est-ce que je vous disais !

LA FEMME. — Bien sûr ! Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une jeune fille ! C'est un être inconsistant... presque végétal... à peine sorti des mirages de l'enfance... qui vit dans une sorte de brume rêveuse... s'exprime en apparence comme une adulte... mais pour qui en réalité les choses et les mots n'ont aucun sens... Elle attend !...

LE MARIN. — L'homme qu'elle aimera ?

LA FEMME. — Mais non ! Le premier garçon qui l'emportera tout simplement ! Ah ! quel dommage !... Si je vous avais connu à ce moment-là !... Enfin je veux dire... s'il s'était agi d'une autre... et que j'eusse pu vous conseiller !... Vous auriez été heureux, mon pauvre petit !

LE MARIN, *gentiment.* — Vous n'auriez pas pu me dire ce que vous me dites aujourd'hui !

LA FEMME. — C'est vrai !... Donc, c'était écrit ! Résignons-nous ! Vous ne me détestez pas trop ?

LE MARIN. — Je ne vous ai jamais détestée... madame !

LA FEMME. — Bien vrai ?

LE MARIN. — Je vous le jure !

LA FEMME. — C'est très gentil ce que vous me dites là... Alors ? Amis ?

LE MARIN. — Amis !

LA FEMME. — Merci... mon enfant ! *(Elle lui tend une main que le Marin baise avec respect puis elle se tourne en souriant vers les deux autres et conclut assez sévèrement.)* Lui, au moins, il a du cœur !... Il comprend !

LE MARI. — Ce qui signifie ?

LA FEMME. — Rien, rien...

L'AMANT, *agacé.* — Ah ! Mais pardon ! Vous avez l'air d'insinuer je ne sais quoi... expliquez-vous !

LA FEMME. — A quoi bon !

LE MARI. — Tu ne vas tout de même pas prétendre que nous t'avons martyrisée, tous les deux ?...

LA FEMME. — Martyrisée... non !... Mais vous m'avez joliment gâché l'existence !...

L'AMANT, *indigné.* — Moi !

LE MARI. — Nous !

LA FEMME. — Mais oui ! Vraiment, vous êtes admirables ! Vous prenez des airs de victimes ! Qu'est-ce que je dirais, alors !

LE MARI. — Toi !

L'AMANT. — Vous !

LA FEMME. — Parfaitement, moi !... Ah çà ! Est-ce que vous vous imaginez par hasard que vous m'avez rendue heureuse, tous les deux ?

LE MARI. — J'ai tout fait pour cela !

L'AMANT. — Et moi donc !

LA FEMME, *avec ironie.* — Vraiment ! Eh bien, vous n'êtes pas difficiles ! Vous êtes sans pitié pour les autres ; mais, quand il s'agit de vous-mêmes, vous savez pratiquer l'indulgence, à ce que je vois !

LE MARI. — Comment ! C'est toi qui te plains !

L'AMANT. — Ça ! C'est un comble !

LE MARI. — Qu'as-tu donc à me reprocher ?

LA FEMME. — Tellement de choses !

LE MARI. — Enfin ! Explique-toi ! Parle !

LA FEMME. — D'abord... Tu sentais la pipe !

LE MARI. — Quoi ?

LA FEMME. — Oui ! La pipe froide !... Je m'en suis aperçue dès notre première rencontre... C'est pour cela que j'ai tant hésité à t'épouser !... Ah ! Henri ! Ce relent de pipe ! C'était épouvantable !... J'étais jeune... Je suis délicate... Je n'osais pas t'en parler... mais cette odeur m'a poursuivie partout pendant dix ans ! Elle imprégnait l'appartement... tes vêtements... les miens... Jusqu'à notre lit !... Pouah ! Rien que d'y penser !... J'en ai encore la nausée !

LE MARI, *vexé.* — Charmant !

LA FEMME. — Tu n'imagines pas ma répulsion ! Le supplice que cela représente pour une femme !... C'était à devenir folle !... Certains soirs j'avais envie de me sauver !

LE MARI. — Il fallait m'avertir !

LA FEMME. — Je l'ai tenté... timidement... au début !... Tu as ri et tu as continué... J'y ai renoncé !

LE MARI. — Tu ne vas tout de même pas essayer de me faire croire que c'est parce que je fumais la pipe que tu m'as fait cocu !

LA FEMME. — C'est beaucoup à cause de ça ! C'est ta pipe qui m'a éloignée de toi... Mais il y avait d'autres raisons...

LE MARI. — Lesquelles ?

LA FEMME. — Tiens ! Par exemple, ta manie d'aller faire ta partie de cartes au café avant de rentrer dîner... Tu te rappelles ?

LE MARI. — Oui... eh bien ?

LA FEMME. — Eh bien, pendant ce temps-là je t'attendais, moi ! Souvent, surtout au commencement, je m'étais faite jolie pour te recevoir ! Une nouvelle robe... une autre coiffure... L'heure arrivait... les aiguilles tournaient... Personne ! A la fin, j'ôtais la robe... je défaisais mes cheveux... J'avais envie de pleurer... Alors tu arrivais, congestionné, puant l'apéritif, apportant avec toi cette épouvantable odeur de pipe froide... Tu me reprochais de faire la tête... et tu criais parce que le dîner était brûlé !

LE MARI. — Si tu n'as que ces peccadilles à me reprocher !

LA FEMME. — Ce sont ces petites choses-là, mon ami, qui font la vie d'une femme !

LE MARI. — Possible, mais...

LA FEMME. — Le jour où tu m'as retrouvée souriante en rentrant chez toi, tu aurais dû te méfier !... Quand une femme cesse de faire la tête, c'est mauvais signe pour le mari !

LE MARI. — Je n'en savais rien !

LA FEMME. — Il fallait ouvrir les yeux ! D'ailleurs, ce n'est pas tout !

LE MARI. — Qu'est-ce que tu me reproches encore ?

LA FEMME. — Ta pingrerie !

LE MARI. — Tu n'as jamais manqué de rien avec moi !

LA FEMME. — C'est vrai ! Tu m'as nourrie, logée, éclairée, comme une bonne domestique !

LE MARI. — Oh !

LA FEMME. — Est-ce que tu te figures que je n'avais pas de temps en temps envie d'une

babiole ?... d'un colifichet ?... d'une bêtise ?... Dans toute femme il reste un peu de l'enfant, tu sais !... A part les anniversaires... tu n'as jamais pensé à me rapporter un cadeau !... Une fleur... un rien qui fait plaisir !

LE MARI. — Admettons. Mais...

LA FEMME. — Tiens ! En ce moment, tu prends exactement la même tête qu'autrefois quand je te présentais mes comptes ! A la fin du mois ! Ah ! Ces comptes ! J'en étais malade huit jours d'avance !... D'abord ils n'étaient jamais justes !...

LE MARI. — Ah ! tu vois !

LA FEMME. — Vraiment je me faisais l'effet d'une caissière indélicate en train de comparaître devant son patron !... Tu épluchais tout d'un œil soupçonneux... Tu posais des questions !... Tu ergotais... Tu me tendais des pièges !... Tu me faisais sentir que c'était toi qui gagnais l'argent ! C'était odieux ! Je crois que c'est à cause de cela que j'ai commencé à te haïr !

LE MARI. — Je t'assure pourtant...

LA FEMME. — Oh ! je sais. Tu n'es pas un mauvais homme, au fond ! Seulement tous les petits détails accumulés m'ont fait une vie mesquine... étouffante... et assez triste... dont il fallait bien que je m'évade sous peine de mourir de dégoût... et d'ennui ! Tu comprends ?

Un petit silence.

LE MARI. — Je commence...

LA FEMME. — Tu m'as donné la sécurité mais tu m'as privée de tout le reste !... On ne trompe pas un homme sans motifs... Tu peux me croire !...

LE MARI. — Je ne dis pas.

LA FEMME, *soupirant.* — Je n'ai peut-être pas été une épouse modèle mais j'avais des excuses... Avec un peu plus de compréhension de ta part, un peu plus de résignation de la mienne... nous aurions pu être heureux !

LE MARI. — Peut-être...

LA FEMME. — Ah ! C'est bête, tout cela...

LE MARI. — Oui...

LA FEMME, *lui tendant la main.* — Tiens ! N'en parlons plus ! Je te pardonne !... Amis ?

LE MARI, *lui tendant la main.* — Au point où nous en sommes !... Soit !

L'AMANT, *ironique.* — Compliments !... Sincères félicitations ! C'est sans doute mon tour de recevoir mon paquet ?

LA FEMME. — Oh ! vous, je n'ai rien à vous dire !

L'AMANT. — Vraiment ?

LA FEMME. — Ce serait bien inutile !... Vous êtes un être cynique... Un homme léger... Vous avez un corps mais vous n'avez pas d'âme !

L'AMANT, *ironique.* — Trop aimable !

LA FEMME. — Et par-dessus tout, vous êtes un féroce égoïste !

L'AMANT, *ironique.* — Continuez ! Je vous en prie !

LA FEMME. — Vous pouvez rire : il n'y a pas de quoi !... J'en ai assez souffert !

L'AMANT, *ironique.* — Allons donc !

LA FEMME. — Vous étiez trop occupé de vous pour vous en apercevoir !

L'AMANT. — Mais... de quoi vous plaignez-vous exactement ?

LA FEMME. — Vous m'avez déçue...

L'AMANT. — Quoi ?

LA FEMME. — Oh ! je ne parle pas des sens ! Ce n'est pas cela qui compte le plus dans la vie d'une femme !

L'AMANT. — Ils avaient l'air de compter dans la vôtre !

LA FEMME. — Bien moins que vous ne croyez !

L'AMANT. — Alors ?

LA FEMME. — Vous ne m'avez pas assez aimée !

L'AMANT. — Qu'est-ce qu'il vous faut !

LA FEMME. — Pas comme j'aurais souhaité de l'être !

L'AMANT. — Ça, par exemple !

LA FEMME. — Vous n'avez rien apporté dans ma vie que le trouble... la solitude... l'anxiété...

L'AMANT. — Moi ?

LA FEMME. — Jamais je ne vous ai senti vraiment à moi, vraiment proche de moi !... A la moindre occasion... au moindre prétexte, je vous devinais prêt à fuir !

L'AMANT. — J'aurais bien dû le faire !

LA FEMME. — J'étais sans arrêt sur le qui-vive ?... Pour vous conserver il fallait sans cesse lutter, sourire, briller, mentir... A la longue c'est exténuant !

L'AMANT. — A qui le dites-vous !

LA FEMME. — Une femme a besoin de confiance, de détente, de repos...

L'AMANT. — Un homme aussi !

LA FEMME. — Avec vous c'était impossible... Quand votre regard détaillait mon visage, j'avais l'impression de passer un examen...

L'AMANT. — Vous vous trompiez !

LA FEMME. — Non ! Vous détestiez tout ce qui vous gênait ! Je l'ai bien vu quand j'ai eu ma fille !

L'AMANT. — Eh bien ?

LA FEMME. — A ce moment-là j'étais comme toutes les femmes... J'avais peur... Je craignais l'inconnu... la souffrance... la mort peut-être... Vous m'avez laissée partir seule à cette clinique !

L'AMANT. — Je ne pouvais pourtant pas mettre l'enfant au monde à votre place !

LA FEMME. — Vous pouviez m'aider ! me soutenir ! Être là... Vous avez envoyé des bonbons et des fleurs, mais vous n'êtes venu que le lendemain !

L'AMANT. — Par discrétion !

LA FEMME. — Non, par égoïsme ! Et après ? M'avez-vous proposé de m'épouser ?

L'AMANT. — Vous ne me l'avez pas demandé !

LA FEMME. — J'espérais que l'idée vous en viendrait !... J'étais libre, mais la naissance de cette petite me mettait dans une situation délicate !

L'AMANT. — Il fallait me le dire !

LA FEMME. — Vous le saviez très bien ! Quand une femme est obligée de demander ces choses-là, l'homme est jugé !

L'AMANT. — Vous m'aviez répété mille fois que votre première expérience vous avait dégoûtée du mariage ! *(Se tournant vers le Mari.)* Oh ! pardon...

LE MARI. — Faites... Faites...

LA FEMME. — Je disais cela pour que vous me convainquiez du contraire !

L'AMANT. — J'étais sans doute trop bête pour comprendre !

LA FEMME. — Ah ! Vous êtes bien toujours le même ! Vous n'avez pas changé !

L'AMANT. — Je m'en flatte !

LA FEMME. — Quand je pense que vous avez préféré mourir plutôt que d'accepter que je vous

soigne ! Ah ! Votre liberté ! Votre chère liberté ! Vous voyez où elle vous a conduit !

L'Amant. — Je vous ferai remarquer que nous sommes ici ensemble !

La Femme. — Je n'y suis pas venue volontairement, moi ! Comme on se sauve !

L'Amant. — Savez-vous ce que vous êtes en train de faire en ce moment ?

La Femme. — Oui... Je suis en train de vous dire vos vérités !

L'Amant. — Non ! Vous êtes en train, par une dernière rouerie... par ce que j'appellerai une suprême perversité, d'essayer de modifier à votre avantage et pour l'éternité le souvenir que nous avions gardé de vous !

La Femme. — Moi ?

L'Amant. — Parfaitement ! Et cela, dans le vague espoir de nous donner des regrets !

La Femme, *furieuse.* — Vous êtes fou !

L'Amant. — Vous savez bien que non ! Seulement je ne suis pas dupe ! Je ne me prêterai pas à votre petit travail de propagande !

La Femme, *près des larmes.* — Vous n'avez pas honte de m'insulter ! A mon âge !

L'Amant. — Mais vous n'avez pas d'âge ! Vous êtes restée la même femme ! Vous serez toujours la même femme ! La couleur des cheveux ni les rides n'y font rien ! Ah ! je plains votre gendre ! Le malheureux ! Il n'a pas dû s'amuser !

La Femme, *d'une voix sifflante.* — Celui-là ! Ne prononcez pas son nom devant moi ! Je vous le conseille !

L'Amant, *riant.* — Que-ce que je disais !

La Femme, *près des larmes.* — Taisez-vous ! Vous ne savez pas ! C'est honteux ce que vous faites là !

Elle pleurniche.

Le Mari, *intervenant.* — Annette ! Voyons ! Annette ! *(A l'Amant :)* Laissez-la donc tranquille, aussi !

Le Marin, *ému.* — Madame ! Voyons ! Madame ! *(A l'Amant :)* Vous êtes vraiment odieux, vous savez !

L'Amant. — Ça y est ! Elle a déjà réussi à nous désunir ! *(Aux deux autres Défunts, avec ironie :)* C'est cela ! Consolez-la ! Attendrissez-vous ! Tenez ! J'aime mieux ne pas assister à ce spectacle ! Je vais faire un tour !

Il sort.

Le Marin, *indigné.* — Quel mufle !

Le Mari. — Vous avez raison, il exagère !

Le Marin. — Rassurez-vous, madame, nous sommes là !

Le Mari. — Annette ! allons ! Calme-toi !

La Femme, *essuyant ses yeux.* — Oh ! Ce n'est pas à cause de lui que je pleure ! C'est à cause de l'autre !

Le Mari. — Quel autre !

La Femme. — Le mari de Lucienne !

Le Mari. — Ton gendre ? Eh bien ?

La Femme. — C'est par sa faute que je suis ici !

Le Mari, *souriant malgré lui.* — Pas possible !

Le Marin, *ému.* — Comment cela ?

La Femme. — Au début, tout allait bien... C'est moi qui les avais mariés... Nous habitions tous ensemble... Je leur donnais des conseils... Et puis je ne sais pas pourquoi... peu à peu ce garçon m'a prise en grippe... La vie n'était plus tenable... Nous nous sommes séparés... Je n'allais presque jamais plus chez eux... mais ma fille venait me voir... en cachette... Et puis un jour...

Pendant les dernières phrases, une fois de plus le décor fond sur la vision du passé. On aperçoit la Femme assise dans une petite pièce simple garnie de meubles et de bibelots déjà aperçus aux actes précédents dans ses différents domiciles. La pièce est petite mais douillettement meublée. Au début, la Femme immobile parcourt des yeux un album de photographies et semble réfléchir. La porte s'ouvre. La Fille paraît en tenue de ville. Elle porte un petit paquet de friandises à la main ; la Femme pose l'album à côté d'elle.

HUITIÈME TABLEAU

La Fille. — Bonjour, ma petite maman !

Elle l'embrasse.

La Femme. — Comment, c'est toi ! Je ne t'attendais que demain !

Elle lui rend son baiser.

La Fille. — J'ai pu m'échapper quelques instants aujourd'hui !

La Femme. — Au fait ! Ça ne m'étonne pas ! J'avais vu une visite dans les cartes ! Comment vas-tu ?

La Fille. — Bien !... Tiens ! Je t'ai pris cela en passant !

Elle lui tend un petit paquet de friandises, bonbons et gâteaux que la vieille femme prend avec un petit rire gourmand.

La Femme. — Oh ! Ceux que j'aime ! Tu es gentille !... Alors ? Et là-bas ? *(Elle grignote.)* Raconte !

La Fille. — Toujours la même chose !

La Femme, *avidement.* — Non ! Tu as un ennui ! Je le vois !

La Fille, *gênée.* — Oui ! Je ne sais pas ce qu'il a en ce moment ! Il est insupportable !

La Femme. — Il continue, quoi !

La Fille. — Il est nerveux... Irritable... Il fait des scènes à propos de tout et de rien ! C'est exténuant !

La Femme. — Ma pauvre petite !

La Fille. — Tu comprends... Si encore je savais ce qu'il a en tête ! Je pourrais tenter quelque chose ! Mais tu le connais ! Pour lui tirer un mot, c'est toute une histoire !

La Femme. — Il n'a pas d'ennuis d'affaires ?

La Fille. — Non, non... De ce côté-là, tout marche bien !

La Femme. — Alors, il y a quelque chose sous roche !

La Fille. — Tu crois ?

La Femme. — Oui... je ne sais pas pourquoi... Je le sens ! Tu as regardé dans son portefeuille ?

La Fille. — Oui... naturellement !

La Femme. — Pas de photos ? Pas de lettres ? Pas de trace de parfum ? Pas de cheveux sur ses habits ? Il n'achète pas de nouvelles cravates ?

La Fille. — Non... rien...

La Femme. — Dans son bureau, à l'usine ?

LA FILLE. — J'ai suivi ton conseil... sa secrétaire me dit tout !

LA FEMME. — Alors ?

LA FILLE. — Alors, rien non plus !

LA FEMME. — As-tu fait la connaissance de nouvelles femmes dans ton entourage ?

LA FILLE. — Non... J'en attire le moins possible à la maison !

LA FEMME. — Moi... à ta place... je le ferais suivre !

LA FILLE. — Oh ! tu crois ?

LA FEMME. — Ma petite ! avec les hommes on ne sait jamais ! Rappelle-toi son aventure avec cette jeune Anglaise l'année dernière ! Si je n'avais pas été là tu n'y aurais vu que du feu !

LA FILLE. — Je sais bien... mais...

LA FEMME. — Est-ce qu'il est gentil avec toi ?

LA FILLE. — Gentil ?

LA FEMME. — Enfin... tu me comprends !

LA FILLE. — Oui... à ce point de vue-là... je n'ai pas à me plaindre !

LA FEMME, *réfléchissant.* — Hum ! il est jeune ! ça ne prouve rien !

LA FILLE. — Il a beaucoup travaillé cet hiver ! Il est peut-être un peu surmené !

LA FEMME. — Ma fille, quand les hommes se plaignent d'être surmenés par leur travail, c'est comme pour nos migraines à nous ! Cela cache toujours quelque chose !... Tu dois être maladroite avec lui !...

LA FILLE. — Mais non... je t'assure... Je fais tout ce que tu me dis...

LA FEMME. — Ta ! ta ! ta ! Ah ! si c'était moi ! Il ne ferait pas le malin longtemps ton petit bonhomme... Je te le garantis !

LA FILLE, *souriant.* — Ça, j'en suis sûre !

LA FEMME. — C'est tellement adroit un homme ! Tellement retors ! A la moindre inattention, au moindre relâchement... plouf ! Ils vous glissent dans les mains comme des anguilles !... Ensuite, pour les rattraper, il faut se donner un mal de chien !

LA FILLE. — C'est vrai !

LA FEMME. — Heureusement qu'ils ont leur travail dans la journée ! Ça nous donne le temps de réfléchir, de nous préparer... Le soir quand ils reviennent, nous sommes toutes fraîches et ils sont affaiblis ! Sans ça !...

LA FILLE, *avec hésitation.* — Il y a une chose que j'ai remarquée...

LA FEMME. — Laquelle ?

LA FILLE. — Il est toujours bien plus désagréable quand je reviens de te voir... Il n'en sait rien... Mais on dirait qu'il sent ta présence à travers moi !

LA FEMME. — Je crois que tu lui fais trop d'honneur ! Une femme sent ces choses-là, pas eux !... Tu as commandé tes nouvelles robes ?

LA FILLE. — Oui... quatre !... Un tailleur... deux robes d'après-midi et une du soir !

LA FEMME. — Tu as bien fait ! Ça n'est pas le moment de te négliger ! Méfie-toi, tu as un peu grossi !

LA FILLE. — Tu crois ?

LA FEMME. — Oui... à peine... mais je le vois !

LA FILLE. — Bah ! j'irai chez ma masseuse demain !

LA FEMME. — Tu feras bien. Surveille-toi, ma petite fille, surveille-toi !

LA FILLE. — Sois tranquille ! Qu'est-ce que tu as fait hier ? Tu es sortie ?

LA FEMME. — Avec mes pauvres jambes ? Comment veux-tu !... Non, je suis restée ici... tranquillement... au milieu de mes souvenirs... Quand tu es arrivée j'étais justement en train de m'amuser à regarder de vieilles photos !

Elle montre l'album. La Fille le prend et l'ouvre.

LA FILLE, *montrant une photographie.* — C'est père, n'est-ce pas ?

LA FEMME, *mettant ses lunettes et regardant.* — Oui...

LA FILLE. — Dire que je ne l'ai pas connu !

LA FEMME. — Ah ! Tu n'as pas perdu grand chose !

LA FILLE. — Tu n'as pas été heureuse avec lui, hein ?

LA FEMME. — Non !

LA FILLE. — Il ne t'aimait pas ?

LA FEMME. — Il ne m'a pas comprise !

LA FILLE. — Ma pauvre maman ! Tu n'as pas eu de chance !

LA FEMME. — Non !

LA FILLE. — Il te trompait ?

LA FEMME. — Ah ! la la la ! Il ne s'en est pas privé !

LA FILLE. — Et tu n'as jamais tenté de lui rendre la pareille ?

LA FEMME, *sévèrement.* — Lucienne ! Ta mère était une honnête femme !

LA FILLE. — Tu ne l'aimais pas, toi ?

LA FEMME. — Non !

LA FILLE. — Alors, pourquoi es-tu restée ?

LA FEMME, *avec dignité.* — Le devoir ! De mon temps nous étions comme cela !... *(Elle se penche sur l'album et regarde la photographie en disant avec douceur et rancune:)* Pendant notre lune de miel, figure-toi, il m'avait acheté un manteau de fourrure... un pauvre manteau d'ailleurs bien laid ! Car il avait un goût !... Eh bien, il me l'a reproché toute sa vie !... C'est qu'il était violent quand il s'y mettait ! Un jour il a failli me battre !

LA FILLE. — Te battre !

LA FEMME. — Oui... Pour une bêtise... une histoire de bagages... Oh ! ça s'est arrangé !... Mais c'est pour te dire...

LA FILLE, *tournant la page et regardant une autre photographie.* — Ah ! celui-là... c'est Bon Ami ! Lui ! je me le rappelle très bien !

LA FEMME. — Il t'aimait comme sa propre enfant !

LA FILLE. — Un ami de père, n'est-ce pas ?

LA FEMME. — Oui. Il était resté le nôtre après sa mort.

LA FILLE. — Il était marié ?

LA FEMME. — Non ! *(Avec un soupir.)* Il n'avait jamais voulu !

LA FILLE. — Tiens ! Pourquoi !

LA FEMME. — Il voulait rester libre !... Au fond, c'était un grand enfant ! Il en est mort, d'ailleurs !

LA FILLE. — Comment ça ?

LA FEMME. — Mais oui ! Il est littéralement mort par enfantillage ! Il était malade... Son médecin ne m'inspirait pas confiance... Je l'ai supplié d'en consulter d'autres !... Je voulais l'emmener avec nous au repos... dans le Midi ! Mais non ! Il n'a voulu en faire qu'à sa tête... Il a continué... les

petits soupers fins... le champagne... Il n'y a pas résisté...

LA FILLE. — Quel malheur !

LA FEMME. — Ah ! s'il m'avait écouté !... Seulement, voilà ! il n'avait confiance qu'en lui !... ça l'a perdu !

LA FILLE. — Il était charmant !

LA FEMME. — Charmant, c'est beaucoup dire... En réalité, il n'était pas très intelligent ! *(Elle referme l'album et dit d'un ton pensif :)* Ça va être bientôt la Toussaint... Il faudra que tu m'apportes des fleurs... Et puis tu m'accompagneras... Voilà longtemps que je n'ai pas pu aller sur leurs tombes...

LA FILLE, *l'embrassant.* — Oui, ma petite maman... je te le promets !

Elle commence à s'habiller.

LA FEMME. — Qu'est-ce que tu fais ? Tu pars déjà ?

LA FILLE. — Il faut bien...

LA FEMME. — Alors, qu'est-ce que tu décides pour ton mari ?

LA FILLE, *gênée.* — Je n'en sais rien...

LA FEMME, *agacée.* — Tu n'en sais rien ! Tu n'en sais rien ! Tu ne vas pourtant pas te laisser maltraiter comme cela toute ta vie !

LA FILLE, *gênée.* — Oh ! maltraiter ! c'est beaucoup dire !

LA FEMME. — Ah ! quelle idée j'ai eue aussi de t'écouter en faisant ce mariage !

LA FILLE, *gênée.* — Mais, maman, je t'assure que je ne suis pas plus malheureuse que la plupart des femmes !

LA FEMME. — Enfin ! tu n'es pas heureuse !... Quand je pense que le petit Dansette tournait autour de toi ! Un garçon charmant ! facile à vivre ! que tu aurais mené comme tu aurais voulu ! Et riche avec ça !

LA FILLE. — Il était tout de même un peu bébête !

LA FEMME. — Et après ? Qu'est-ce que tu demandais ? De la conversation ? Est-ce qu'il t'en donne, ton mari, de la conversation ?

LA FILLE. — Il est délicieux... quand il veut !

LA FEMME, *haussant les épaules.* — Délicieux ! Délicieux ! Tiens ! tu me fais rire !... Quand un homme est trop aimable c'est qu'il a quelque chose à se faire pardonner !... Vous revoyez quelquefois le petit Dansette ?

LA FILLE. — Oui... de temps en temps !

LA FEMME. — Il est marié ?

LA FILLE. — Non...

LA FEMME. — Ah !

LA FILLE, *prenant son courage à deux mains.* — Au fond... tu sais, maman... le seul vrai sujet de querelle entre Charles et moi... c'est toi !

LA FEMME. — Comment... moi ?

LA FILLE. — Mais oui !... Toi ! Autrement nous nous entendons plutôt bien !

LA FEMME. — Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

LA FILLE. — Rien de plus que ce que je te dis !... Vous vous êtes heurtés tous les deux ! Lui te déteste... Toi tu l'abomines... Vous vous combattez à travers moi avec acharnement comme deux bull dogs après un os ! Vous me dites les pires horreurs l'un de l'autre ! Et comme je vous aime également... moi, j'ai beaucoup de peine ! Il y a longtemps que je voulais te dire ça ! Seulement je n'osais pas !

LA FEMME, *indignée.* — Tu ne vas tout de même pas comparer ta mère à ce monsieur, j'espère !

LA FILLE, *les larmes aux yeux.* — Mais, maman, je ne compare pas !

LA FEMME, *furieuse.* — Si ! tu viens de le faire !

LA FILLE, *pleurant.* — Mais non ! Je te le jure !

LA FEMME, *se levant.* — Ah ! ce petit crétin se permet de dire des horreurs sur moi ! hé bien, nous allons voir !

LA FILLE, *alarmée.* — Qu'est-ce que tu vas faire ?

LA FEMME, *fébrilement.* — Je vais aller le trouver à son bureau, ton mari ! Et il va entendre quelque chose ! Je te le dis !

LA FILLE, *affolée.* — Maman !

LA FEMME, *furieuse.* — Comment ! Un petit vaurien de rien du tout !... que j'ai ramassé presque dans le ruisseau !

LA FILLE. — Oh ! il sortait de Polytechnique !

LA FEMME, *furieuse.* — Et après ? Est-ce avec mon argent qu'il a fait sa situation ? Oui ou non ? Ah ! il se croit le plus fort ! parce qu'il tient la fille ! et que je peux à peine bouger ! Attends un peu, mon bonhomme ! Nous allons rire ! Il ne me connaît pas, ton freluquet !

LA FILLE, *alarmée.* — Maman ! je t'en prie ! calme-toi ! Prends garde à ton cœur !

LA FEMME, *furieuse.* — Mon cœur, il en a vu d'autres ! Il ne sera pas dit que je me serai laissé berner par un gamin ! Ah ! il crâne ! Ah ! il s'imagine que je suis déjà morte !... Eh bien, je vais lui montrer, moi, que je suis encore là !... Nous allons avoir une petite explication tous les deux dont il se souviendra longtemps ! Je te le jure !

LA FILLE. — Maman, je t'en supplie !

LA FEMME, *criant.* — Laisse-moi tranquille !

LA FILLE. — Maman, tu vas te tuer !

LA FEMME. — Tant mieux ! Il aura ma mort sur la conscience !

Brusquement elle vacille et lâche sa canne qui tombe. La Fille pousse un cri.

LA FILLE. — Maman !

Déjà l'image fond. Le décor disparaît, tandis que le cimetière reparaît peu à peu à l'avant-scène. La Femme est dans la même attitude qu'au moment où elle a commencé son récit. Le Mari et le Marin sont auprès d'elle.

NEUVIÈME TABLEAU

LA FEMME. — Quand je suis revenue à moi... c'était fini ! J'étais ici !

LE MARI. — Ma pauvre Annette !

LE MARIN. — Pauvre chère madame !

LA FEMME. — Ce qui me console c'est que ma fille lui reprochera ma mort toute sa vie !

L'AMANT, *reparaissant.* — Ça ! vous pouvez être tranquille ! Elle chasse de race !

LE MARI. — Vous avez entendu ?

L'AMANT. — Oui ! j'étais à côté !

LA FEMME, *avec une certaine cordialité, à l'Amant.* — Avouez que ma mésaventure vous enchante ? Hein ?

L'AMANT, *souriant.* — Ma foi oui ! Je ne suis pas mécontent qu'un homme vous ai fait payer vos

méfaits ! Au finish et dans des conditions peu glorieuses pour lui, je le reconnais ! Mais, enfin, le résultat est là !

LA FEMME, *haussant les épaules.* — Vous êtes absurde ! Pourquoi cette haine pour les femmes ? Vous ont-elles tant déçu ?

L'AMANT. — Pas du tout. Au contraire !

LA FEMME. — Alors c'est de l'ingratitude ?

L'AMANT, *souriant.* — Non ! c'est de la lucidité !

LA FEMME, *souriant à demi.* — Tenez ! il n'y a rien à faire avec vous !

L'AMANT, *souriant.* — Malheureusement si ! Il y a toujours à faire avec nous ! Vous avez la chance d'être pour nous un inconvénient obligatoire... comme la naissance ou la mort !

LA FEMME, *souriant.* — Encore une impertinence ?

L'AMANT, *souriant.* — Prenez-le comme un hommage !

LA FEMME, *souriant.* — Je l'accepte ! Mais je crois la vérité plus simple ! Vous êtes le présent, nous créons l'avenir !... Nous sommes bien obligées de choisir parmi vous celui que nous aiderons à se survivre dans l'enfant ! Seulement il n'est qu'un moyen et notre but le dépasse !... Voilà ce qui nous sépare !

L'AMANT. — Ce n'est pas très gai pour nous !

LA FEMME. — Pour nous non plus !... C'est la loi de la ruche... On n'y peut rien !

L'AMANT. — Dommage !

LA FEMME, *changeant de ton.* — C'est égal ! J'espère que mon coquin de gendre aura le sort qu'il mérite !

L'AMANT, *souriant.* — Comptez sur votre fille pour le lui préparer !

LA FEMME, *hochant la tête, incertaine.* — Ah ! elle est bien molle ! Cette génération n'a guère de défense !

L'AMANT, *souriant.* — Allons donc ! Il lui reste vos conseils ! Son instinct... le petit Dansette... et tout ce que vous avez semé avant de partir !... Le grain lèvera, rassurez-vous !

LA FEMME. — Dieu vous entende ! *(Elle le regarde et dit soudain avec un petit rire amusé:)* Tout de même... vous êtes le seul homme que j'ai connu qui comprenait vaguement quelque chose aux femmes !

L'AMANT, *s'inclinant, flatté.* — Il vous sera beaucoup pardonné pour ce mot-là !

LA FEMME, *lui tendant la main.* — Et à vous pour l'avoir mérité ! Alors !... Amis quand même ? Armistice ?

L'AMANT, *lui baisant la main.* — Pourquoi pas ?

Cloches lointaines.

LE MARIN. — L'Angélus !

LE MARI. — Le jour !

L'AMANT. — Les vivants vont venir...

LA FEMME, *se levant.* — C'est eux maintenant que cela concerne...

LE MARI, *à la Femme.* — Où t'installes-tu ? *(Il lui montre la chapelle du fond.)* Chez nous ?

LE MARIN, *montrant sa tombe.* — Si vous préférez mon petit cottage ?

L'AMANT, *montrant la sienne.* — Je n'ose vous offrir l'hospitalité ?...

LA FEMME, *elle les regarde tous les trois. Elle a un petit rire.* — Merci... J'aime mieux rentrer chez moi !

LE MARI. — Où cela ?

LA FEMME. — Dans la grande allée...

LE MARIN, *déçu.* — Comme vous voudrez...

LE MARI, *déçu.* — Comme tu voudras...

L'AMANT, *souriant.* — En somme chacun couche sur ses positions ?

LA FEMME, *souriant.* — L'arme au pied ! Avec ses souvenirs et ses rêves ! Est-ce que cela ne vaut pas mieux ainsi ?

L'AMANT, *souriant.* — Je vous approuve !

LE MARI, *déçu.* — Tu ne crains pas de t'ennuyer là-bas, toute seule ?

LA FEMME. — Non !

LE MARIN, *gentiment.* — Venez nous voir... de temps en temps ?

LA FEMME, *doucement.* — A quoi bon ? Nous n'avons plus rien à nous dire... Nous ne ferions que nous répéter... Il est temps d'aller se coucher... *(Aux trois:)* Bonsoir !

LE MARI. — Bonsoir !

LE MARIN. — Bonsoir !

L'AMANT. — Bonsoir !

La Femme sort. Ils se regardent.

LE MARI, *regagnant sa tombe.* — Au fond elle a raison !

L'AMANT, *regagnant la sienne.* — Elles ont toujours raison !

LE MARIN, *regagnant la sienne.* — Même quand elles ont tort ?

L'AMANT, *souriant.* — Surtout quand elles ont tort !

LE MARI. — J'irai lui dire un petit bonjour demain soir !

LE MARIN. — Moi aussi !

L'AMANT. — Moi aussi... pardi ! Et ça recommencera ! C'est exactement ce qu'elle voulait !

Tous trois vont rentrer dans leurs tombes. Ils aperçoivent le public et, s'adressant à lui, disent en souriant :

LE MARI, *au public.* — Bonne nuit !

LE MARIN, *au public.* — Bonne nuit !

L'AMANT, *au public.* — Bonne nuit !

Ils disparaissent dans leurs tombes. Le rideau se ferme lentement.

LA TENDRE ENNEMIE devant la critique

Quand le rideau se lèvera ce soir au Studio des Champs-Elysées sur le premier acte de *La Tendre Ennemie*, écrivait en mars dernier M. André-Paul Antoine dans une avant-première de *L'Aurore*, « j'éprouverai une sensation singulière : celle de me revoir tout à coup reporté à vingt ans en arrière. Il y aura, en effet, dix-neuf ans et onze mois exactement que la pièce, qui s'appelait alors *L'Ennemie*, fut créée sur la scène du théâtre Antoine.

» René Rocher avait reçu *L'Ennemie* pendant que j'effectuais un petit voyage autour du monde. J'avais appris la bonne nouvelle dans la mer de Corail. J'étais rentré à Paris juste à temps pour assister aux premières répétitions. La distribution était éclatante, Sylvie, qui venait de remporter un triomphe dans *La Prisonnière*, d'Edouard Bourdet, jouait le rôle de la femme. André Berley, André Luguet et Louis Allibert jouaient ceux du mari, de l'amant et du jeune marin romantique ».

Mais la pièce qu'applaudissent en ce moment les spectateurs du Studio des Champs-Elysées n'est pas tout à fait celle qui fut un des plus grands succès de M. René Rocher au théâtre Antoine : les deux premiers actes de *L'Ennemie* ont été allégés et le troisième complètement refait. Resserrée et le dénouement sensiblement modifié, la pièce a considérablement gagné en style et en signification.

Le succès, il y a vingt ans, avait pourtant été très vif. Le fils aîné du fondateur du Théâtre-Libre et de la salle du boulevard de Strasbourg qui porte aujourd'hui son nom n'en était plus tout à fait à ses premières armes d'auteur dramatique. Mais admirablement montée par M. René Rocher, sa pièce avait tout de suite bénéficié de la faveur du public après avoir été chaudement saluée par la critique : *l'Œuvre, Excelsior, la Liberté, le Figaro, le Temps* avaient montré une rare unanimité dans leurs éloges.

Devenue *La Tendre Ennemie*, la pièce d'André-Paul Antoine devait, en 1949, rencontrer un accueil aussi cordial que la première version, vingt ans plus tôt. M. Marcel Augagneur devait finement le souligner dans *France-Soir :*

« Vingt ans plus tard, alors qu'une pièce médiocre aura vieilli, une bonne pièce aura seulement daté, comme *La Tendre Ennemie*, qui, dépourvue de rides et pourvue de rares mérites, n'appartient pas moins — en dépit de récentes modifications — à l'époque de sa création.

» En montrant une femme s'acharnant inconsciemment sur les hommes jusqu'à leur mort M. André-Paul Antoine a sans doute cru stigmatiser « l'éternel » féminin » ; il le choisirait (s'il exprimait toute sa pensée) pour constituer entre l'homme et le singe ce chaînon vainement cherché par les savantasses à Java ou à Cros-Magnon. En réalité il a fait le procès d'une génération, ainsi qu'en témoignent les protestations des spectatrices mûrissantes, contrastant avec l'amusement de leurs cadettes.

» Quoique moins superficielle que celle de Capus et moins âpre que celle de Becque, sa misogynie perspicace, acérée, parfois un peu doctorale, toujours enjouée — une misogynie non de boulevardier, mais de moraliste — semble partiellement infirmée par l'évolution sociale. »

De même, M. Max Favalelli trouvait, dans *Paris-Presse*, que :

« Sans doute ces trois « feus » ont-ils pris un léger goût de cendres, mais la verve est là encore chaude qui donne toute sa force comique à la bouffonne entrevue entre le mari et l'amant et qui élève jusqu'au ton de l'ironie supérieure la suprême confrontation au cours de laquelle la femme, morte à son tour, s'en vient s'expliquer avec ses victimes. Il lui faut arriver jusqu'au cimetière pour faire enfin des concessions.

» Vérités éternelles, duel commencé avec Adam et Eve, mais ce n'est point arbitrairement que M. André-Paul Antoine a choisi de planter son ring à l'époque 1900. C'est celle des folles passions, l'ère fabuleuse des garçonnières, le temps heureux où les hommes n'avaient rien d'autre à faire qu'à s'offrir délicieusement en holocauste à leur charmant bourreau.

» *La Tendre Ennemie*, concluait le critique, est un spectacle fort agréable et qui a toutes les chances de plaire. Les messieurs y trouveront des raisons secrètes de s'apitoyer sur eux-mêmes. Les dames, mille occasions de triompher bruyamment. Et les célibataires, un solide encouragement à persévérer. »

Dans *Libération*, M. Pierre Lagarde dégageait la leçon donnée par la pièce d'André-Paul Antoine lorsqu'il écrivait :

« Si les morts doivent passer leur ciel (ou leur enfer) à remâcher inlassablement leur existence, c'est à désespérer de mourir. Mais les surprendre dans leurs confidences et revivre avec eux leurs amours, voilà qui ne manque pas d'attrait.

» A travers trois hommes (le premier fiancé, le mari, l'amant) nous découvrons le visage d'une femme et le visage de l'amour. Triple aventure, triple faillite. La femme est l'ennemie, et l'amour est la mort. Amertume, pessimisme, humour, férocité, observation, autant d'accidents à la clé. Et des mots : « Félicitez-vous de n'avoir » connu que son indifférence ou sa » haine : vous avez ignoré son » amour ! » « Nous usons notre vie » amoureuse à ne courir qu'après » nous-mêmes. » Et une morale si l'on veut : le cœur, l'argent, les sens, affrontant la tendre ennemie, conduisent au même tombeau. »

Attirant l'attention de ses lecteurs sur les problèmes techniques posés par *La Tendre ennemie*, M. Jacques Lemarchand faisait très justement remarquer dans *Combat* :

« Il faut rendre à André-Paul Antoine ce qui lui appartient. Il y a vingt ans la technique dramatique qui consiste à faire converser familièrement les morts entre eux et à pratiquer la marche arrière dans le récit des événements était beaucoup moins couramment employée qu'elle ne l'est ces temps-ci : cela faisait alors très bonne figure d'avant-garde. Et ce n'est pas la faute de M. Antoine si la technique de sa pièce appartient aujourd'hui au gros du peloton. Ce qui n'empêche pas sa pièce d'être dans son ensemble distrayante. »

En ce qui concerne l'interprétation, qu'on nous permette de citer une fois encore M. Max Favalelli :

« Dans sa mise en scène, qui s'attarde parfois un peu au rythme languissant des valses de Crémieux, M. Maurice Jacquemont a mis avec humour l'accent discret qui convient à cet album galant illustré par Caran d'Ache. Empesé dans un vertigineux faux col, M. Maurice Teynac a l'élégance guindée du séducteur style « Marcel Prévost ». Mlle Janine Guyon a de bons moments. Pourtant, pour une femme de son appétit, elle m'a paru ne pas avoir la dent assez aiguisée. Mais M. Jean Brochard est parfait, comme à son habitude. Il a toute la veulerie bonhomme du mari fumeur de pipe. »

La Femme. L'Amant.

L'Amant. Le Docteur.

6 LA FEMME. — *Pourtant, je t'aime.*
L'AMANT. — *C'est bien pour ça!* (TABLEAU VI.)

7 LE DOCTEUR. — *Je vais te dire ça. Il faut d'abord que je voie tes réflexes...* (TABLEAU VI.)

8 LA FEMME. — *... J'en ai encore la nausée.*
LE MARI, vexé. — *Charmant!* (TABLEAU VII.)

9 LA JEUNE FILLE, gênée. — *Oui! Je ne sais pas ce qu'il a en ce moment. Il est insupportable.* (TABLEAU VIII.)

10 LE MARI, au public. — *Bonne nuit!*
LE MARIN, au public. — *Bonne nuit!*
L'AMANT, au public. — *Bonne nuit!* (TABLEAU IX.)

Photographies France-Illustration *(H. Parnotte).*

L'Amant. Le Mari. La Femme. Le Marin.

La Jeune Fille. La Femme.

L'Amant. Le Mari. Le Marin.

ÉDITION GOUFFÉ

GOUFFÉ

46-48-50, Faubourg-Saint-Antoine, PARIS

Maison fondée en 1828 — DID. 87-60

Pour toute modification ou installation nouvelle de votre intérieur, écrivez-nous et nous vous adresserons GRATUITEMENT l'Art chez soi.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 2e trimestre 1949. — Imprimeur no 80.

Supplément au N° 184 de *France-Illustration*.
Fondateur : GEORGES OUDARD.
Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.